This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~BB. C. 13~~

1/Q 7566 A.1

BB. C.

LES
SCANDALES D'HIER

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 15 novembre 1875.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT

LES
SCANDALES D'HIER

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

THÉODORE BARRIÈRE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

PERSONNAGES

JULIE LETELLIER, (20 ans).....	Mmes	BLANCHE PIERSON.
LA MARQUISE DE LIPARI, (25 ans)...		LAURENCE GÉRARD.
LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE DE BLANÇAY, (67 ans).....		ALEXIS.
LA VICOMTESSE LOUISE DE MAILLAN, (23 ans).....		MASSIN.
LE MARQUIS DE LIPARI, (50 ans)....	MM.	AMBROISE.
ALBERT, COMTE DE LA FRÉNOY, (26 ans).....		PIERRE BERTON.
GASTON, DUC DE BLANÇAY, (24 ans)..		DIEUDONNÉ.
MAXIME DE VILLEDIEU, (28 ans)....		TRAIN.
LE BARON DE STRADE, secrétaire d'ambassade, (32 ans).....		BILHER.
JOSEPH, au service de la duchesse.....		
GERMAIN, à celui de M. de Lipari.....		
ANNETTE, id.....	Mlle	ANDRÉA.

Le premier acte à l'hôtel de Lipari. — Les deuxième et troisième actes à l'hôtel de la duchesse douairière, rue de Varennes, à Paris, de nos jours.

LES

SCANDALES D'HIER

ACTE PREMIER

Un salon converti en un atelier où vient aboutir une grande galerie de tableaux, dont on aperçoit l'entrée au fond, à droite, et qui se perd dans la coulisse. — A gauche, en pan coupé, une terrasse. Entre la terrasse et la galerie, une cheminée avec glace sans tain à travers laquelle on devine le parc. — A gauche, premier plan, une porte communiquant avec le dehors, et, lui faisant face, une autre porte conduisant chez mademoiselle Letellier. — Au deuxième plan, aussi à droite, une fenêtre qui est censé donner sur la cour et les bâtiments de l'hôtel de Lipari. — Mobilier artistique, tableaux, esquisses. Chevalets et cartons de dessins. Albums et gravures çà et là. La lune, dans tout son éclat, illumine les arbres du parc.

SCÈNE PREMIÈRE

GERMAIN, ANNETTE.

Germain arrive par la galerie, portant deux lampes qu'il dépose sur la cheminée et sur le piano. Presque aussitôt, Annette sort de la chambre à droite.

GERMAIN.

Ah! vous étiez là, mademoiselle Annette?

ANNETTE.

Oui, monsieur Germain.

GERMAIN.

Vous venez de donner votre dernier coup d'œil dans la chambre de mademoiselle Letellier, avec votre sollicitude ordinaire, afin qu'il ne lui manque rien, n'est-ce pas?

ANNETTE.

Mais oui.

GERMAIN.

Vous avez un faible pour la jolie lectrice du marquis.

ANNETTE.

Et vous?

GERMAIN.

Oh! moi aussi, comme tout le monde. D'ailleurs, elle est si bonne.

ANNETTE.

A propos?... les fenêtres ne sont pas disposées comme il faut, a-t-elle dit, pour la peinture. Vous en préviendrez l'intendant, n'est-ce pas? C'est du reste l'ordre de madame la marquise.

GERMAIN.

On s'y conformera.

ANNETTE.

Par la même occasion, vous préviendrez le petit groom que s'il s'avise encore de passer par la petite porte que voici, pour s'échapper dans le parc Monceaux, il sera renvoyé... Du reste, mademoiselle Letellier a dit qu'à l'avenir elle retirerait la clé... Mais, dites-moi, quelle est la voiture qui est arrivée tout à l'heure?

GERMAIN.

Celle du baron de Strade.

ANNETTE.

Comment? Il n'était pas du dîner?

GERMAIN.

Non. Monsieur le baron s'est fait excuser à la dernière heure.

ANNETTE.

C'est tout un événement; car, depuis deux mois, il n'a pas manqué une seule des réunions intimes.

GERMAIN.

Notre jeune secrétaire d'ambassade retourne demain à son poste. Des préparatifs de départ, quelques adieux à faire.

ANNETTE.

On doit être sorti de table?

GERMAIN.

Oh! il y a une demi-heure déjà; monsieur le marquis de Lipari doit montrer, en ce moment, sa galerie de tableaux à ses hôtes, car j'avais reçu l'ordre de l'éclairer.

ANNETTE.

Ah! Il vous faudra probablement aller demain au château de Villecreuse pour y faire tout disposer, monsieur le marquis aurait, m'a-t-on dit, le désir d'y passer une quinzaine de jours; il espère que cela lui fera du bien.

GERMAIN.

Dieu le veuille!

ANNETTE.

Ah! voici madame la marquise.

La marquise paraît.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA MARQUISE DE LIPARI.

En apercevant les domestiques elle s'arrête brusquement.

LA MARQUISE, après une seconde d'hésitation.

Est-ce que mademoiselle Letellier n'est pas revenue?

ANNETTE.

Pas encore, madame.

LA MARQUISE.

Il est plus de neuf heures et demie cependant... Ce retard m'inquiète. A-t-on envoyé une voiture au chemin de fer pour la ramener?

ANNETTE.

Je le pense, madame.

LA MARQUISE.

Veuillez vous en assurer.

ANNETTE.

Bien, madame.

Elle sort.

LA MARQUISE.

Vous, Germain, allez prévenir le valet de chambre que monsieur le marquis se retirera probablement chez lui de bonne heure et qu'il ait soin de ne pas s'éloigner.

Germain s'incline et sort à son tour.

SCÈNE III

LA MARQUISE, puis JULIE LETELLIER.

LA MARQUISE, décachetant une lettre.

Enfin! je suis seule!... Pourvu qu'on n'ait pas remarqué mon trouble quand le baron de Strade m'a si imprudemment remis ce billet. (Elle s'assure qu'elle est bien en sûreté et va à la table de droite. — Lisant :) « Ma bien-aimée... Je » vous ai attendue tout le jour... Qui vous a arrêtée? Je » ne puis me résigner à m'exiler pour de longs mois » peut-être sans emporter un dernier adieu... » (Après avoir lu un instant des yeux.) Ce soir... quand tout le monde se sera retiré... (Froissant la lettre et avec fièvre.) Ici? dans la maison de mon mari? Il est fou. (En ce moment Julie Letellier entre par la porte de gauche qu'elle referme et dont elle retire la clé. — La marquise se retournant au bruit :) Julie!

JULIE, de même.

Madame la marquise.

LA MARQUISE, se remettant.

Enfin, vous voilà!... En ne vous voyant pas revenir je commençais à craindre qu'il vous fût arrivé quelque chose.

JULIE.

Que vous êtes bonne! madame!... Mais je vais vous dire... il m'a été impossible de partir, grand-père m'a retenue à dîner. Il avait toute sa raison aujourd'hui, à croire qu'il ne l'avait jamais perdue.

LA MARQUISE.

Alors, vous êtes contente de votre journée?

JULIE.

Oh! oui, madame.

LA MARQUISE.

Voyons, contez-moi ça.

JULIE.

J'ai payé le mois d'avance, et remis à l'économe quelque chose de plus, en prévision des fantaisies qu'il pourrait avoir à satisfaire. Car grand-père se croit toujours riche et il faut bien le lui laisser croire.

LA MARQUISE, troublée.

Bonne petite âme!

JULIE, avec élan.

Et vous donc, madame?... Est-ce que tout ce bien-être que je puis procurer au pauvre vieillard, ce n'est pas à vous et à monsieur le marquis de Lipari que je le dois?

LA MARQUISE, souriant.

Mais non, vous êtes lectrice du marquis, on vous donne des appointements, c'est tout naturel.

JULIE.

Oui, six mille francs par an, la table, le logement, un logement de princesse, pour lire une heure chaque jour; et vous croyez que je suis votre dupe, madame la marquise? Oh! non!... (Gaîment.) Je sais parfaitement que je vole mon argent, mais ça m'est bien égal. (Lui prenant les mains avec tendresse.) C'est si bon de tout devoir à ceux qu'on aime!

LA MARQUISE.

Restez toujours dans ces idées-là, mon enfant; et quand il s'agira d'enchaîner votre vie, ne consultez pas votre intérêt, consultez votre cœur.

JULIE.

Vous prêchez une convertie, madame!... Je n'appartiendrai jamais qu'à l'homme que j'aimerai. Riche, je partagerai sa fortune sans orgueil!... Pauvre, je partagerai fièrement sa misère.

LA MARQUISE, entraînée, la serre contre son cœur, puis à part et avec un soupir.

Elle sera heureuse, elle!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, GERMAIN, puis LE MARQUIS, et ensuite ALBERT, GASTON, MAXIME et LE BARON DE STRADE.

GERMAIN.

Monsieur le marquis fait demander si mademoiselle est visible.

JULIE.

Où est-il donc, monsieur le marquis?

LE MARQUIS, paraissant sur le seuil de la galerie.

Ici, mon enfant.

JULIE, courant à lui.

Et pour vous moquer de la pauvre Julie, vous lui faites demander la permission de passer sur vos terres.

LE MARQUIS, sans entrer.

Pardon!... Cette partie de l'hôtel vous appartient... Ici finissent mes domaines, et pour pouvoir entrer sur les vôtres...

JULIE.

Il vous faut un passe-port, n'est-ce pas, monsieur le marquis? (Lui tendant son front.) Eh bien, le voilà...

LE MARQUIS, riant.

Ah! c'est que je ne suis pas seul.

JULIE, riant aussi.

Le passe-port est pour monsieur le marquis et sa suite.

LE MARQUIS, à Germain.

Prévenez donc ces messieurs. (Entrent les personnages désignés plus haut. — A Julie.) Ma chère enfant, cette invasion a pour objet de permettre d'abord au baron de Strade de vous faire ses adieux.

JULIE, au baron.

Ah! vous partez?

LE BARON.

Oui, mademoiselle. Dans deux jours je serai à Vienne.

LE MARQUIS, à Julie.

Nous ferez-vous la grâce de nous offrir le thé ici?

JULIE, riant.

Oui, monsieur le marquis! et de plus, j'aurai l'honneur de vous le servir moi-même comme votre très-humble et dévouée servante Julie Letellier.

Elle fait la révérence. Le marquis lui serre les mains en riant. Germain sort sur un signe que lui a fait Julie.

LE MARQUIS, à Julie.

Mademoiselle, je ne vous présente pas monsieur le duc de Blançay qui est déjà votre ami, mais un autre qui désire le devenir. (Présentant Albert.) Monsieur le comte de la Frénoy, capitaine aux chasseurs, en congé de semestre, moitié agneau moitié tigre.

GASTON.

L'occasion, il faut l'avouer, n'a pas été jusqu'ici favorable à mon cousin.

ALBERT, à Julie.

En effet, mademoiselle, depuis le jour de la reprise de *Faust* où je vous aperçus pour la première fois dans la loge de madame de Lipari et où il me fut permis de suivre de ma stalle les ardentes ou douces émotions que vous communiquait la musique du maître, ma mauvaise fortune a toujours voulu que je fusse dans l'impossibilité de venir ici quand vous y étiez, mademoiselle, ou que vous fussiez absente chaque fois que j'y suis venu.

GASTON, bas, à Maxime.

Voyons! de Villedieu, déride-toi, puisque te voilà en face de ton idole...

Il désigne Julie.

MAXIME, de même.

Mon idole, c'est vrai; oh! je ne m'en cache pas.

GASTON, riant.

Tu ne t'en caches pas aux autres, mais à elle?

MAXIME, bas.

Oui; j'ai hésité jusqu'ici, mais enfin, je suis décidé à faire ma demande aujourd'hui.

GASTON, riant.

Et alors les préjugés, qu'est-ce que tu en fais?

MAXIME.

Litière pour mon bonheur.

GASTON.

Ainsi soit-il?

MAXIME, au marquis.

Marquis, souffrez-vous donc? Vous venez de pâlir tout à coup.

La marquise s'élance.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un de ces tressaillements nerveux qui me sont familiers... mais auxquels mon pauvre cœur ne veut pas s'habituer à ce qu'il paraît... (A la marquise, qui a fait un nouveau mouvement.) C'est passé!... (A Albert.) Mais, à propos, Dieu me pardonne, comte, je crois avoir oublié de vous demander des nouvelles de notre excellente duchesse.

ALBERT, avec tendresse.

Oh! grand'mère se porte comme un ange!... toujours vive, alerte!... Tenez, marquis, savez-vous où est en ce moment madame la duchesse douairière de Blançay? Dans la patrie du Béarnais!... au milieu de ses vassaux... de bonne volonté, et... (Riant.) combattant, du haut de quelque balcon de ferme, l'élection d'un certain monsieur visant à la députation, et dont la nuance lui déplaît!... Ah! c'est que la duchesse est de la vieille roche! elle ne change pas ses convictions du jour au lendemain. (Souriant au marquis.) Vous comprenez, à son âge on ne suit pas la mode.

GASTON, avec amour.

Ah! l'adorable femme que notre chère et bonne... (En riant à Julie.) Car si vous avez un grand-papa, mademoiselle, Albert et moi nous avons une grand' maman.

JULIE, tristement.

Oui, mais elle...

GASTON, bas à Albert qui n'a pas quitté Julie des yeux.

Je viens de faire une bêtise. J'ai dit un mot de trop.

ALBERT

Pourquoi?

GASTON.

Tu le sauras; mais, en attendant, je t'en supplie, ne mange pas ainsi cette jeune fille des yeux.

ALBERT.

Ah! c'est qu'elle est si jolie!

GASTON, l'entraînant sur le balcon.

Eh bien! le parc Monceaux au clair de la lune est très-joli aussi, viens le voir, ce sera plus convenable.

On apporte le thé. Julie sert.

JULIE, offrant une tasse de thé à la marquise.

Madame...

LE BARON, lui prenant la tasse des mains.

Permettez, mademoiselle! (Il offre la tasse à la marquise; bas et comme lui parlant de choses insignifiantes.) Je vous en supplie! sans cet adieu, je partirais désespéré! Un quart d'heure seulement!

LA MARQUISE, bas.

Non, non.

LE BARON.

J'ai le moyen d'arriver jusqu'à vous.

LA MARQUISE.

Je ne le veux pas.

LE BARON, voyant Maxime qui s'approche.

Prenez garde...

Il s'éloigne.

LA MARQUISE, à part.

Ah! il ne faut pas qu'il vienne.

MAXIME.

Ainsi, baron, décidément vous nous quittez?

LE BARON.

Oui, monsieur, demain matin, à six heures, je pars pour mon ambassade.

MAXIME.

Vous serez longtemps absent?

LE BARON.

Quatre ou cinq mois.

ALBERT, qui regarde toujours Julie, par contenance au baron.

Ah! les deux derniers qui viennent de s'écouler et qui vous avaient si bien remis en goût de vie parisienne, vont vous rendre cet exil un peu dur.

LE BARON.

En effet, mais il faut bien me résigner... Le devoir avant tout.

GASTON, riant.

Et puis il y aurait, dit-on, une autre raison. J'ai ouï dire que certain oncle maternel deux ou trois fois millionnaire, a déclaré qu'il vous déshériterait en toutes lettres si vous quittiez la diplomatie.

LE BARON, souriant.

Oh!... on dit tant de choses!... Après ça, c'est possible, on ne sait pas...

LE MARQUIS, riant.

La chose mérite qu'on y songe. On serait obéissant pour moins.

MAXIME, au baron.

Certes... car ces millions-là, vous ne seriez peut-être pas fâché de les palper un jour ou l'autre?

GASTON, riant.

Par exemple, après-demain.

MAXIME.

Ce Gaston est un vrai gentilhomme du Danube.

LE MARQUIS.

Ah! le fait est qu'il ne se sert pas de la parole pour déguiser sa pensée...

GASTON.

Aussi eussé-je fait assurément un fort piètre diplomate! Tandis que notre cher baron, au contraire... Ah! bien fin celui qui se débrouillerait dans son âme... Il a une âme à secret.

LE BARON, gracieusement.

J'en dis les lettres à mes amis; à votre service, duc!

GASTON, riant et lui serrant la main.

Ce diable d'homme! on n'a jamais le dernier avec lui. Ah! c'est égal, baron, les prérogatives d'un ambassadeur, et vous le serez un jour, sont bien diminuées aujourd'hui. Jadis, vous étiez inviolables!... Vous pouviez vous passer toutes vos fantaisies, abuser de la cassette des créanciers et de la confiance des maris... vous permettre même, par ci par là, votre petit crime!... Mais à cette heure, hélas! tout est changé. Les créanciers ont le droit de vous poursuivre, la justice le droit de vous atteindre et les maris celui de vous tuer.

La marquise a visiblement souffert pendant tout ce couplet de Gaston. Le baron, qui craint qu'elle ne se trahisse, se lève tout à coup pour la cacher au marquis.

LE BARON, riant et achevant la tirade de Gaston.

Enfin... c'est un métier perdu.

ALBERT, qui s'est approché de Gaston.

Gaston! que voulais-tu dire, tout à l'heure?... à propos d'un mot de trop qui te serait échappé, en parlant à mademoiselle Julie, de son grand-père.

GASTON.

Ah!... c'est que je venais de rouvrir maladroitement une blessure, car M. Letellier, ancien magistrat, le seul soutien de sa petite-fille, a été tout à coup frappé d'aliénation mentale le jour où il apprit que sa fortune était entièrement perdue.

ALBERT.

Alors, c'est donc à la suite de cet événement que le marquis a recueilli mademoiselle Julie Letellier?

GASTON.

Précisément. Grâce à lui, le grand-père a été placé dans une excellente maison de santé, et la petite-fille est entrée ici en qualité de lectrice.

ALBERT, contemplant Julie, à Gaston.

L'adorable créature!... et qu'il sera heureux! celui à qui il sera donné d'effacer de son esprit, à force de joie et de bonheur, le souvenir de toutes les tristesses passées!

GASTON.

Oui, oui. Je serais heureux, moi aussi, de contribuer à son bonheur. Je lui constituerais même, avec plaisir, un douaire de mes deniers, mais je ne lui ferais pas la cour. A une femme comme mademoiselle Letellier, il faut une auréole et une niche, avec une petite lampe qui brûle tout le temps, et je ne sais meubler que des hôtels. Ta Julie doit aller au bois sur un nuage... J'aimerais mieux la marquise qui y va à la Daumont. Ah!

cette marquise! j'en ai plein l'esprit et plein le cœur. Mais le mari est de trop.

ALBERT, qui ne l'écoutait pas.

Aime-t-elle quelqu'un?

GASTON.

La marquise?... (Sur un signe d'impatience d'Albert.) Ah! mademoiselle Letellier, cela je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que quelqu'un l'aime.

ALBERT, ému.

Son nom?

GASTON.

Maxime de Villedieu, et d'après ce qu'il me disait, il y a un moment à peine, j'ai pu comprendre qu'étant édifié sur le compte de la jolie lectrice du marquis, et sachant bien que, pour arriver à son cœur il ne fallait pas songer à prendre les chemins de traverse, il était décidé à pousser les choses jusqu'au mariage inclusivement. Le monde rira un peu peut-être, mais je connais Maxime, il laissera rire.

ALBERT, tristement.

Et il fera bien!... Ah! c'est égal... c'est dommage. Enfin, n'y pensons plus... Tu vas trouver l'idée bizarre. Ce me serait une consolation de lui laisser un bon souvenir de moi... Je voudrais, à son insu, reconnaître l'émotion si douce et si pure que m'a procurée sa vue.

GASTON, riant.

Achète-lui un tableau, tu donneras ainsi quelques douceurs de plus au grand-papa.

ALBERT, lui serrant la main.

Oui, tu as raison!... nous aurons fait à nous deux un mensonge et une bonne action...

Il prend un portrait qui se trouve sur un chevalet.

GASTON, lisant la signature.

Julie Letellier.

ALBERT.

Je tiens le mensonge.

GASTON.

Très-bien. Constituons le douaire.

ALBERT, à Julie.

Pardon, mademoiselle, ce portrait est de vous, n'est-ce pas?...

JULIE, honteuse.

Oui, monsieur; mais, en vérité, il est peu généreux de regarder mes pauvres essais, quand vous quittez à peine les richesses artistiques de monsieur de Lipari.

ALBERT.

Oh! mademoiselle, il s'agit pour mon cousin et pour moi, d'une question plus importante encore qu'une question d'art. Figurez-vous que, par un hasard providentiel, la peinture que voici est la reproduction fidèle d'un portrait auquel notre mère attachait le plus grand prix et qui a été détruit... dans un incendie...

GASTON, continuant.

Pendant la tourmente révolutionnaire, ce portrait était celui de l'un de nos aïeux... tué à la bataille de Crécy!

ALBERT.

Et si vous daigniez consentir à...

JULIE.

Vous pouvez offrir cette toile à madame la duchesse.

ALBERT.

Et... vous nous permettez d'en fixer le prix nous mêmes?

JULIE, gaîment.

Je vous permets, messieurs, de la couvrir d'or, attendu que cette esquisse, madame la marquise a bien voulu l'accepter pour la tombola de charité qu'elle organise en ce moment. C'est donc dans l'aumônière de madame la marquise que vous voudrez bien déposer votre généreuse offrande.

ALBERT, tristement.

Bien, mademoiselle.

GASTON, à part.

Le coup est manqué.

JULIE, émue.

Mais vous savez, messieurs, j'ai tout compris! j'ai compris que vous êtes bons! et je vous remercie pour moi et pour les pauvres!...

Elle remonte et rencontre la marquise qui est au piano. — Albert est resté rêveur. Gaston va à lui.

GASTON.

A quoi penses-tu?

ALBERT.

A un nouvel avenir.

GASTON.

Hein?

ALBERT.

Oui!... Malgré ce que tu m'as dit, en regardant cette jeune fille, c'est comme un nouvel horizon que j'entrevois.

GASTON.

Ce qui veut dire, en bon français, que tu es décidément en train d'écrire l'épitaphe de ton dernier amour: « Ci-gît, Louise, vicomtesse de Maillan. »

ALBERT.

Cela devait arriver un jour ou l'autre, Louise n'est pas libre, son mari ne tiendra pas éternellement la mer.

GASTON.

Il ne l'a déjà que trop tenue, le malheureux!

ALBERT, s'animant.

Ce dénouement est celui de tous les amours de ce genre, amours basés sur la fantaisie et le plaisir. Unions éphémères...

GASTON, riant.

Tu penses à tout cela maintenant?

ALBERT, changeant de ton tout à coup.

Ah! le fait est que c'est drôle ce mépris que nous professons pour le sacrement du mariage, alors que nous aimons, et le respect qu'il nous inspire alors que nous n'aimons plus.

GASTON.

Enfin, vous avez rompu à l'amiable?

ALBERT.

Oui. Hier, nous nous sommes dit adieu... Ah! je l'avoue, cet adieu m'a fait mal...

GASTON.

On ne prévoit jamais ça quand on se dit bonjour. Du reste, tu sais?... le dernier adieu entre amants et maîtresses, c'est comme le denier à Dieu entre locataires et portiers; on a vingt-quatre heures pour le reprendre.

ALBERT.

Non... il vaut mieux que les choses restent ainsi.

GASTON, en confidence.

C'est égal, entre nous, je te dirai que je ne crois pas que madame de Maillan accepte cette rupture aussi facilement que tu te l'imagines. Je l'ai rencontrée ce matin au Bois... nous avons même galopé un quart d'heure côte à côte ; comme elle ignore que tu m'as raconté votre roman, elle s'est laissé aller à penser tout haut !... (Riant.) Ah ! elle a bien traité les hommes, va ! et son cheval aussi ; que de coups de cravache, grand Dieu ! et tous à ton adresse, crois-le bien. (Gravement.) Albert, tiens ton amazone sous l'œil, prends garde aux coups de tête.

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE DE MAILLAN.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la vicomtesse de Maillan.

Entre Louise en costume de bal. — Mouvement. Le marquis et la marquise vont au-devant d'elle.

ALBERT, à part.

Louise...

GASTON, bas à Albert.

Elle vient reprendre son denier à Dieu.

LE MARQUIS.

Ah ! vicomtesse !... quelle surprise !

Il lui a offert son bras et l'amène à la marquise.

LA MARQUISE, l'embrassant.

Chère amie !

LOUISE, regardant autour d'elle.

Tiens! où sommes-nous donc ?

LE MARQUIS, lui désignant Julie.

Chez mademoiselle Letellier.

LOUISE, échangeant un salut avec Julie.

Mademoiselle, pardonnez alors à mon indiscrétion.

JULIE, la rassurant.

Oh ! madame !...

LOUISE, avec une sorte de fièvre et une gaîté un peu forcée au marquis qui s'empresse.

Ne vous dérangez pas, je m'envole tout de suite. (A la marquise.) Figurez-vous, ma belle, que je me rendais au grand galop au bal de l'ambassade ottomane, quand en traversant le parc j'ai aperçu sur ce balcon des silhouettes amies... alors j'ai fait arrêter et me voilà !... Au fait, dites donc, marquise, si vous veniez avec moi à l'ambassade, je vous rendrais à ces messieurs dans une heure.

LA MARQUISE, riant.

Merci, j'aime mieux vous garder.

LOUISE, prenant son thé.

Oh ! impossible !... Je suis chargée d'une mission de confiance... un pli à remettre de la part de monsieur de Maillan à un amiral qui croise là-bas, dans le bal... Ah ! au fait, je ne vous ai pas dit... J'ai reçu des nouvelles de mon mari. . son bâtiment a dû reprendre la mer.

GASTON, à part.

Oh ! alors il le fait exprès.

LOUISE, à la marquise.

Il paraît qu'il va au Japon.

GASTON, à part.

Ah bien ! il nous rapportera des porcelaines.

LOUISE, à la marquise.

On étouffe ici...

Elle ôte sa sortie de bal. Les deux femmes causent à voix basse.

ALBERT, à Gaston.

Ah ! pourquoi suis-je resté? Si elle me parle, que vais-je lui répondre ?... En face d'elle quel air pourrais-je avoir?

GASTON, tranquillement.

Tu auras l'air bête... nous l'avons toujours en pareil cas.

ALBERT.

Oui ; c'est notre punition et leur vengeance.

Louise, tout en causant, a suivi de l'œil le mouvement de cette scène.

LOUISE, à la marquise.

Le comte semble agité... qu'a-t-il donc ?

LA MARQUISE.

Je ne sais ; il a été ainsi presque toute la soirée.

LOUISE, vivement et avec une sorte de joie.

Ah !

GASTON, qui écoutait, à part.

Pauvre petite vicomtesse !... elle se berce dans ce moment.

LOUISE, jouant l'intérêt.

Il ne lui est rien arrivé de fâcheux que vous sachiez ?

LA MARQUISE.

Il ne nous a rien dit du moins.

LOUISE, de façon à être entendue.

Ah !... je regrette que monsieur de la Frénoy soit ce soir de fâcheuse humeur, car j'avais justement un service à lui demander.

ALBERT, un peu troublé.

Croyez bien, madame, que si j'étais en effet de fâcheuse humeur comme vous dites, l'espoir seul de vous être agréable me mettrait sur-le-champ de la meilleure humeur du monde...

LOUISE, jouant l'enjouement, mais d'une voix un peu émue.

Je suis tentée d'en essayer ! (A la marquise.) Vous permettez, chère amie.

LA MARQUISE, souriant.

Vous êtes ici chez vous !...

LOUISE, à Albert, d'une voix haute et d'un ton qu'elle s'applique à rendre naturel.

Comte, voici ce dont il s'agit... mais d'abord, êtes-vous toujours dans les bonnes grâces du ministre de la guerre ?

ALBERT, embarrassé, ému.

Toujours...

LOUISE.

Très-bien ; en ce cas voici... Nous avons un petit cousin qui sort de Saint-Cyr et qui brûle du désir d'aller en Algérie. Ne pourrait-il, avec votre protection, espérer ne pas attendre trop longtemps cette faveur?

ALBERT.

J'en parlerai dès demain à Son Excellence, madame.

LOUISE.

C'est à merveille (D'une voix qui s'altère peu à peu.) et j'ai eu vraiment du bonheur de vous rencontrer ce soir, car j'eusse été fort empêchée... pour retrouver une occasion semblable... (Baissant la voix.) puisque nous ne devons... nous revoir.

ALBERT, sur les épines.

Comment?... pourquoi?... n'irez-vous donc pas dans le monde cet hiver... et l'hiver approche...

GASTON.

Ah! voilà les bêtises qui commencent.

LOUISE, d'un ton singulier.

Ah!... au fait, c'est vrai... l'hiver approche... Je n'y pensais pas. Merci!

ALBERT, après un moment de silence.

Votre bracelet est détaché.

LOUISE.

Ah! oui...

Elle lui donne son bras, il rajuste le bijou.

ALBERT.

C'était la chaîne... croyez-vous qu'elle tienne maintenant?

LOUISE, émue.

Ah! on ne sait jamais. (Elle joue avec son bouquet, une fleur s'en détache.) Ah! ce gardenia qui était comme le cœur de ce bouquet, le voilà brisé... voyez...

Elle lui tend la fleur.

ALBERT, sans la prendre et avec effort.

On peut rapprocher les autres fleurs.

Il veut arranger le bouquet.

LOUISE, le lui enlevant.

Ne prenez pas ce soin : c'est un bouquet perdu.

Elle le jette loin d'elle.—Julie qui, en jouant, avait prêté l'oreille, s'arrête tout à coup.

GASTON.

Vous ne jouez plus?

JULIE.

Pardon.

Elle reprend.

ALBERT, à part.

Quel supplice!...

Louise s'est levée du canapé, s'est approchée de la table et a pris une brochure.

LOUISE, tâchant de se reprendre elle-même.

Oh! quel singulier hasard!... Dans ce numéro d'un journal illustré, voici justement une vue des bords du lac de Genève d'une exactitude!... Tenez, voyez ici, c'est la maison de la duchesse de Blançay... si ombragée, si poétique... Quelle adorable hospitalité j'ai trouvée là pendant ces deux mois si rapidement écoulés. (Tout en parlant, elle tient les yeux vaguement fixés sur une page du journal.) Vous souvenez-vous de nos promenades avec votre mère... à la clarté des étoiles, sur le lac argenté? (D'une voix brisée par l'émotion.) Comme c'est déjà loin tout cela! On dirait que c'était au commencement du monde. (Sa dernière parole s'éteint dans un sanglot étouffé. Albert, au comble de l'émotion, se rapproche.— Louise cherchant à se remettre.) Excusez-moi... tout en vous parlant, je parcourais cette page où se trouve une histoire navrante: un pauvre petit enfant abandonné la nuit dans la neige!

ALBERT, qui a fait un effort sur lui-même.

Oui... j'ai lu cet article...

LOUISE, bas.

Vous mentez! Il n'y est pas...

ALBERT.

Madame!

LOUISE, changeant de ton, tout à coup.

Oui, oui, madame! c'est entendu! (Avec un soupir de sou-

lagement, à part.) Ah! mon orgueil!... tu te réveilles enfin!... (On s'est rapproché. — Elle reprend sa gaîté du commencement.) Monsieur de Villedieu, mon manteau, je vous prie.

MAXIME.

A vos ordres, madame.

LOUISE.

Eh bien alors, comte, notre jeune Saint-Cyrien ira vous remercier.

MAXIME lui place le manteau.

Vous tremblez, vicomtesse!

LOUISE.

Oui, je me suis refroidie!... mais quelques tours de valse et ce sera passé. (Prenant congé.) Marquis!... (A la marquise.) Ma chère Laura... (Au marquis qui lui offre son bras.) Merci, cela me désobligerait. Allons, adieu!... (A l'autre groupe où est Albert et d'un autre ton.) Adieu!

Elle salue et disparaît par la galerie.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LOUISE.

GASTON, bas à Albert.

Eh bien, tu sais?... j'aime mieux cet adieu que l'autre pour nous, car le premier était un déchirement, tandis que celui-ci est presque une menace.

ALBERT, amèrement.

Oui, notre égoïsme en sera plus à l'aise!

GASTON.

Oh! quant à l'égoïsme, nous n'avons pas tout pris, va:

il leur en reste; c'est toujours un peu l'histoire de cette bonne femme qui n'avait qu'un rêve, voir de ses deux yeux je ne sais plus quel puissant monarque. Un jour enfin, il passe!... le voilà passé. — Ah! je l'ai vu, dit-elle, maintenant il peut mourir. — Eh bien, mon cher, en amour, bon nombre sont de même, nous pouvons bien mourir quand l'amour est passé.

LA MARQUISE, à part, voyant que le baron se dispose à se retirer.

Il va partir! Oh! mais il faut que je lui parle. Je ne veux pas qu'il vienne.

Elle cherche à se rapprocher du baron et rencontre le marquis.

LE MARQUIS, à voix basse.

Marquise, décidément je ne me sens pas bien et désire me retirer. Veuillez donc m'aider à tromper nos amis et faire, comme moi, bon visage. (Haut.) Messieurs, ma chère Julie... je suis un peu fatigué et dois prendre congé de vous! Je vais même, si elle le permet, emprunter le bras de la marquise... (Elle voulait aller au baron au moment où M. de Lipari a passé son bras sous le sien. — Au baron.) Monsieur de Strade, bon voyage!

LE BARON.

Bonne santé, marquis!

On se salue.

LA MARQUISE, à part.

Mon Dieu!... impossible de lui dire un mot...

Le marquis et la marquise s'éloignent.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins LE MARQUIS et LA MARQUISE.

LE BARON, à part.

En me voyant partir, ils partiront peut-être.

Il prend son chapeau et met ostensiblement ses gants.

GASTON.

Vous nous quittez déjà?

LE BARON.

Oui, j'ai quelques affaires à régler à mon cercle avant de partir; et si, même, le comte et vous, me faisiez la grâce d'accepter une place dans ma voiture...

GASTON.

Merci, baron, la nôtre doit être revenue ; d'ailleurs, la nuit est belle, et si Albert y consent nous ferons un tour de lac avant de rentrer.

LE BARON, à Maxime.

Vous ne désirez pas non plus que je vous jette quelque part?

MAXIME.

J'attends de vous, baron, une grande complaisance; voulez-vous me sacrifier quelques minutes?

LE BARON, contrarié.

A vos ordres.

MAXIME.

Il s'agit d'une résolution grave que je viens de prendre.

GASTON.

Ah! quel air solennel!

MAXIME.

Cet instant est pour moi solennel en effet, car à défaut d'une famille qui puisse être mon intermédiaire, j'ai résolu de demander aux deux amis de ma jeunesse et à l'homme qui a eu la bonté de recevoir mes confidences, de vouloir bien apostiller la supplique que je vais avoir l'honneur d'adresser à mademoiselle.

JULIE, qui, placée près du piano, feuilletait des morceaux de musique.

Comment? Il s'agit de moi?

MAXIME.

Oui; mais pardon! (Au baron.) Baron, depuis bientôt deux mois, de quoi vous ai-je entretenu, (Souriant.) jusqu'à l'indiscrétion peut-être?...

LE BARON.

De votre respectueuse et profonde affection pour mademoiselle, et du charmant espoir que vous nourrissiez en secret, de pouvoir unir un jour sa destinée à la vôtre.

JULIE, stupéfaite.

Mais...

LE BARON, pressé de partir, à Julie, en souriant.

J'ai dit la vérité, et rien que la vérité, mademoiselle... et je signe.

Il lui baise la main, salue et s'esquive. Une seconde après on entend une voiture qui s'éloigne.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins LE BARON.

GASTON, riant.

Eh bien! franchement, c'est bizarre.

MAXIME, très-grave.

Mademoiselle, les deux amis que voilà vous pourront affirmer que le nom que je porte, je l'ai conservé pur, tel qu'on me l'a légué. Albert, j'invoque ton témoignage.

GASTON, à part.

Comme cela, c'est plus bizarre encore! Ce pauvre Albert forcé de patronner...

Il désigne Maxime.

ALBERT, se maîtrisant, mais d'une voix émue à Julie.

Il est de mon devoir de déclarer que monsieur Maxime de Villedieu, mon ami, est un des cœurs les plus droits et les plus loyaux que j'aie rencontrés dans ma vie.

Maxime lui sert la main. — Un silence.

MAXIME.

Mademoiselle, on vous a dit quels étaient mes vœux, on vous a assuré de la loyauté de mon cœur! Ce cœur, voulez-vous me faire la grâce de l'accepter avec la main qui vous l'offre?...

JULIE, après un temps et d'une voix tremblante.

Monsieur, à une demande loyalement faite, il faut une réponse loyale... Eh bien!... je serais coupable aux yeux de tous, aux vôtres, même aux miens, si, ne con-

sidérant que mon intérêt, j'acceptais la position si enviable qui m'est offerte aujourd'hui, sans être bien certaine de reconnaître par un amour sans bornes l'affection que vous me faites l'honneur de ressentir pour moi, et il faut que je vous l'avoue, monsieur, je n'ai qu'un amour au monde! Et celui qui en est l'objet, c'est l'homme privé de raison dont on vous a parlé peut-être. En le frappant ainsi, Dieu a voulu sans doute intervertir nos rôles à mon aïeul et à moi. Ainsi, autrefois le vieillard me protégeait, c'est moi maintenant qui le protége! J'étais sa fille jadis... il est mon enfant aujourd'hui... C'est vers lui qu'à toute heure vole ma pensée!... ma seule préoccupation, c'est de le revoir; ma seule joie de l'avoir vu; mon seul chagrin de le quitter. Pendant toute la semaine je me demande avec anxiété : la première fois me reconnaîtra-t-il? Et... lorsque... comme aujourd'hui, il m'a serrée dans ses bras en me disant mon nom, je ne désire plus rien!... rien! (Souriant avec mélancolie.) Que feriez-vous, monsieur, je vous le demande, d'une pauvre vieille mère comme moi...

Un long silence.

MAXIME, ému.

Alors, mademoiselle... vous n'aimez personne d'amour?

JULIE.

Personne!

MAXIME.

Mais voulez-vous aimer quelqu'un d'amitié?

JULIE, avec élan.

Oui, vous.

MAXIME, lui tenant les mains et plongeant ses yeux dans les siens.

Je vais faire encore bien des jaloux,

GASTON, riant.

A ce compte j'en ai fait déjà. (Un domestique est entré. Il prend la lampe placée sur le piano et éclaire ceux qui sortent.) C'est un ange, cette femme-là.

MAXIME.

Oui, si elle dit vrai et si en effet elle n'aime personne.

GASTON, bas.

Sceptique! (Saluant Julie.) Mademoiselle... (A Maxime.) Viens-tu avec nous?

MAXIME.

Non; je vais rentrer... en traversant le parc Monceaux.

GASTON, bas.

Tu vas rêver sous sa fenêtre.

MAXIME.

Mais... cela m'est arrivé déjà.

Ils remontent du côté de la galerie.

ALBERT, bas à Julie.

Mademoiselle, vous venez de me rendre le plus heureux des hommes! et cela par un seul mot.

JULIE.

Lequel?

ALBERT.

Personne...

GASTON, reparaissant.

Viens-tu?

ALBERT, se remettant.

Me voici.

GASTON, saluant.

Mademoiselle!...

Tous deux disparaissent dans la galerie qui s'éteint peu à peu. La dernière lampe laissée dans l'atelier ne donne plus qu'une faible lueur.

SCÈNE IX

JULIE seule, puis LA MARQUISE et LE BARON.

JULIE, seule.

Les fenêtres de l'hôtel s'éteignent l'une après l'autre... Tout le monde reposera bientôt... Reposerai-je aussi, moi? L'agitation de cette journée!... de cette soirée surtout! l'inattendu de cette demande faite par monsieur de Villedieu!... Les dernières paroles du comte : « D'un mot vous venez de me rendre le plus heureux des hommes! » tout cela est étrange! J'ai la tête en feu! Je ne dormirais pas!... je vais essayer de lire.

Elle prend sa lampe et rentre chez elle, à droite. — Presque aussitôt la marquise et le baron paraissent à l'entrée de la galerie.

LA MARQUISE, entrant d'abord et interrogeant l'obscurité.

Grâce à Dieu!... l'atelier est désert. (Avec effroi, s'arrêtant.) Écoutez!... On marche derrière nous, je crois... peut-être l'un de nos gens éveillés par cette alerte de l'indisposition du marquis et qui vous ont déjà coupé la retraite?

LE BARON.

Je n'entends rien, vous vous êtes trompée.

LA MARQUISE.

La fuite n'est plus possible que par cette porte qui ouvre sur le parc... Venez!

Ils ont fait quelques pas avec précaution. Tout à coup, un filet de lumière éclaire la porte à droite qui s'ouvre.

LA MARQUISE, repoussant le baron du geste.

Julie!

Le baron se rejette dans l'ombre de la galerie.

JULIE, sa lampe à la main.

J'ai entendu marcher... (Apercevant la marquise.) Vous, madame? Que se passe-t-il donc?

LA MARQUISE, très-troublée.

Le marquis est souffrant, malade!... Le valet de chambre a appelé... on vient de courir chez le médecin... mais en l'attendant je... désirais avoir votre flacon de sels.

JULIE.

Mon flacon?...

Elle se met en devoir de le chercher.

LA MARQUISE, l'arrêtant.

Il n'est pas ici; je m'en suis assurée... mais... chez vous peut-être.

JULIE.

Chez moi, oui... vous avez raison et je cours...

Elle s'élance dans sa chambre éclairée par la lampe de nuit.

LA MARQUISE, courant à la galerie.

La route est libre... venez sans perdre une seconde... (Elle court à la porte de gauche suivie par le baron. Arrivée à la porte, la marquise pousse un cri de surprise.) Fermée!... La clé n'y est pas.

LE BARON.

Que faire?

LA MARQUISE, éperdue.

Ah! pourquoi être venu? Mais vous n'avez rien voulu entendre!... Si l'on vous trouve ici, quel scandale!

LE BARON.

Attendez! par cette fenêtre... et en m'accrochant aux branches...

Il s'est élancé sur le balcon et se dispose à l'enjamber.

LA MARQUISE.

Mais vous pouvez vous tuer!...

LE BARON.

Qu'importe! pourvu que je vous sauve?

Il disparaît.

LA MARQUISE, avec un cri étouffé.

Ah!...

JULIE, accourant.

Voici le flacon, madame!...

Elle le lui tend.

LA MARQUISE.

Merci, mon enfant, merci! (Elle s'élance vers la galerie. Sur le seuil.) Merci!

Elle disparaît. — Julie l'a reconduite.

JULIE.

Ah! mon Dieu! j'aurai plus vécu pendant cette journée que je n'avais vécu jusqu'ici! (Elle tressaille tout à coup en regardant du côté du balcon que la lune met en pleine lumière.) Qu'est-ce donc? Il m'a semblé entendre un bruit dans le feuillage qui monte jusqu'à ce balcon. (Elle y court, se penche, regarde.)

Je ne vois rien... (Se retirant en refermant la croisée que le baron avait ouverte.) Je me serai trompée... (Elle redescend du côté de la fenêtre, avec tristesse.) Pauvre marquis!... J'ai de tristes pressentiments!... (Elle allait reprendre sa lampe, s'arrêtant.) Mais j'y songe! On peut avoir besoin de moi cette nuit... je veillerai!... « D'un mot... vous venez de me rendre le plus heureux des hommes!... »

ACTE DEUXIÈME

Chez la duchesse douairière de Blançay, rue de Varennes. — Un petit boudoir de haut style ouvrant sur une serre. — Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

JOSEPH, GASTON.

Au lever du rideau, Gaston est debout devant la cheminée. Joseph entre presque aussitôt.

JOSEPH.

Monsieur le duc m'a fait demander?

GASTON.

Grand' mère est-elle visible?

JOSEPH.

Madame est encore à sa toilette, car deux heures seulement viennent de sonner, et monsieur le duc n'ignore pas que la réception du jeudi ne commence pas avant.

GASTON, s'asseyant sur le canapé.

Oi, oui... Mon cousin Albert a-t-il donné de ses nouvelles?

JOSEPH.

Monsieur le comte de la Frénoy a écrit il y a deux jours, à madame, pour lui annoncer son retour. C'est même moi qui ai reçu l'ordre de porter au télégraphe une dépêche de madame la duchesse pour Nice où monsieur le comte a passé sa lune de miel.

GASTON.

Et que disait cette dépêche?

JOSEPH.

Qu'un appartement serait préparé à l'hôtel de la rue de Varennes pour monsieur le comte et madame la comtesse.

GASTON.

Et sais-tu quand arrivent les nouveaux hôtes?

JOSEPH.

Mais, monsieur le duc, ils sont arrivés cette nuit à quatre heures.

GASTON, à part, se levant.

Et Albert qui ne m'a prévenu de rien! Arrivés à quatre heures du matin... Pourvu que cette pauvre Julie n'ait pas eu à souffrir du réveil subit de la duchesse. Grand'mère était si mal disposée déjà à l'égard de la jolie lectrice anoblie. (A Joseph.) Comment les choses se sont-elles passées à l'arrivée?

JOSEPH.

Justine a conduit madame la comtesse à son appartement. Rose a conduit les femmes de chambre au leur, monsieur le comte est allé embrasser sa mère et est rentré ensuite chez lui.

GASTON.

Alors grand'mère ne s'est pas encore trouvée avec la comtesse?

JOSEPH.

Pas encore. Monsieur et madame de la Frénoy ont été servis ce matin dans leur appartement... et madame la comtesse m'a même chargé de faire parvenir une lettre à madame la marquise de Lipari pour lui annoncer son arrivée.

GASTON, à part.

Enfin la duchesse n'a pas encore vu sa fille. Très-bien; je pourrai donc avant la première entrevue achever d'aplanir le terrain tout à mon aise. (A Joseph.) Ah! encore un renseignement, Joseph? Dans quelles dispositions d'esprit se trouve grand'mère depuis qu'elle a reçu la lettre qui lui annonçait l'arrivée de ma nouvelle cousine? A-t-elle eu quelques mouvements de vivacité? A-t-elle giflé quelqu'un?

JOSEPH.

Personne, monsieur le duc.

GASTON.

Je le regrette.

JOSEPH,

Madame la duchesse s'est montrée au contraire d'une douceur!... d'une bienveillance! ce matin, même, elle m'a appelé : monsieur Joseph!

GASTON, à part.

C'est mauvais signe; je m'y connais!... Aussi, dès qu'elle m'appelle monsieur... je me sauve! quand elle m'appelle garnement au contraire...

LA DUCHESSE, au dehors.

C'est bien... dites à cet homme de revenir.

GASTON, voyant entrer la duchesse.

La voilà!... (A Joseph.) Va prévenir mon cousin de mon arrivée...

Joseph sort.

SCÈNE II

LA DUCHESSE, GASTON.

La duchesse est allée à la cheminée sans avoir l'air de voir Gaston.

GASTON, s'avançant et saluant.

Chère grand'mère!...

LA DUCHESSE, sans se retourner.

Ah! c'est vous, monsieur!

Elle va s'asseoir dans le fauteuil près de la table gauche.

GASTON, à part.

Ce monsieur-là est pour la part active que j'ai prise dans ce que la duchesse appelle une mésalliance! (Se promenant avec embarras.) Je ne sais comment entamer la conversation.

LA DUCHESSE, qui parcourt le journal.

Asseyez-vous... (Avec intention.) si vous ne partez pas, monsieur le duc!...

GASTON, à part.

Monsieur le duc!... Oh! oh! c'est très-grave! et si je ne me fais pas bousculer un peu, elle ne se déridera jamais!... Comment pourrais-je bien?... (Avisant la tabatière de la duchesse sur la table et à part.) Ah! (Après l'avoir retournée sur tous les sens.) Oh! le délicieux bijou!... mais je le reconnais!... C'est une tabatière que le roi Charles X vous a donnée à Gœritz dans les derniers temps de son exil.

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur.

GASTON, ricanant.

Une tabatière à une jeune femme, c'était un singulier cadeau.

LA DUCHESSE.

Sa Majesté avait cru me donner une bonbonnière, monsieur l'impertinent.

GASTON.

Ça va déjà moins mal. (Haut.) Est-ce vrai ce qu'on m'a raconté?... que par respect pour cette royale erreur vous vous étiez cru, dès l'âge de vingt-trois ans, forcée de prendre du tabac.

LA DUCHESSE, avec vivacité.

Les gens qui vous ont dit cela sont des faquins de votre espèce.

GASTON, riant, à part.

Ça va encore mieux.

Il veut lui baiser la main.

LA DUCHESSE, la retirant.

Cette familiarité!...

GASTON.

C'est pour vous remercier, grand'mère, d'avoir ouvert à mon cousin et... à sa femme les portes de votre hôtel...

LA DUCHESSE.

Un comte de la Frenoy pouvait-il attendre à l'auberge que sa maison fût en état, quand la duchesse de Blançay en possède une où logerait un régiment?... D'où arrivez-vous donc, monsieur le duc?

GASTON, tendrement.

J'arrive... du club, où l'on disait que vous êtes la meilleure femme de Paris.

LA DUCHESSE.

Et... y disait-on aussi que monsieur votre cousin avait fait une alliance digne de sa fortune et surtout de sa naissance?

GASTON.

Ah! duchesse, on ne parlait ni de la fortune, ni de la naissance du mari, mais seulement de la beauté et de la modestie de la femme.

LA DUCHESSE, haussant les épaules.

C'est inouï! cette petite bohême a ensorcelé tout le monde.

GASTON.

Mon Dieu oui!

LA DUCHESSE, revenant à lui.

Tenez!... Tous les hommes aujourd'hui sont des nigauds, à commencer par vous, monsieur mon petit-fils.

GASTON, riant.

Accordé!...

Il lui embrasse cette fois les mains par surprise.

LA DUCHESSE..

Voulez-vous finir?... vous allez vous faire gifler!...

GASTON, à part.

Je ne demande que ça... (La câlinant.) Voyons, grand' maman...

LA DUCHESSE, agacée.

Eh!... laissez-moi donc tranquille avec vos: grand' maman! C'est vrai! quand ce dadais-là m'a prodigué ce

titre pendant toute la journée, il me semble le soir que j'ai deux mille ans. Je passe à l'état de vieux portrait!... Je m'écaille!

GASTON, souriant.

Chère mère!...

LA DUCHESSE.

A la bonne heure!

GASTON.

Ce n'est pas juste de m'en vouloir pour mon intervention dans cette circonstance... car cette intervention, j'en suis sûr, me sera comptée là-haut! (La duchesse a un mouvement d'épaules.) Dame! j'ai été un martyr de ma foi!... Quand je vous ai apporté la lettre d'Albert dans laquelle il vous demandait votre consentement à son mariage, avez-vous assez malmené le pauvre ambassadeur! Et... quand je vous suppliais d'assister à la bénédiction nuptiale, rappelez-vous le gros mensonge que, pour vous en dispenser, vous n'avez pas hésité à faire.

LA DUCHESSE.

Un mensonge?... Moi?... vous osez dire?...

GASTON, avec éclat.

Vous aviez donc véritablement la goutte?... Ah! vous avez la goutte? Je vais le dire partout.

LA DUCHESSE.

Je vous défends de bouger d'ici.

Elle le retient.

GASTON, faisant semblant de vouloir se dégager.

A mon club d'abord!...

LA DUCHESSE, se levant.

Mais tiens-toi donc, garnement! (Elle lui donne un revers de main. — Gaston rit. — Après un petit mouvement de confusion.) Ah! tant pis! il y est.

GASTON.

Qu'il y reste!... (Avec chaleur.) Mais, chère mère! c'est un trésor que possède mon cousin, et puis d'abord, voyez-vous, c'était écrit...

LA DUCHESSE, raillant.

Vraiment?

GASTON.

Voyez plutôt: Albert était venu dix fois à l'hôtel de Lipari sans rencontrer mademoiselle Letellier! Enfin!... un beau jour il se trouve avec elle! il en tombe amoureux! bien... Le marquis meurt!... Très-bien... (Se reprenant.) Non!...il meurt!...Seulement...peu de jours après, Julie était partie!... Il va à la maison de santé dont je lui avais parlé et où se trouvait le grand-père; il demande des renseignements... il n'en obtient aucuns. Trois mois se passent en recherches vaines!... Enfin un jour, entrant par hasard dans une des galeries du Louvre, la première personne qu'il aperçoit copiant un saint Jean-Baptiste, (Appuyant sur saint Jean-Baptiste.) c'est elle...

LA DUCHESSE.

Eh bien? qu'est-ce que saint Jean-Baptiste a à voir là-dedans?

GASTON.

Comment? ce qu'il a à voir là-dedans? Mais, chère mère, puisque saint Jean-Baptiste annonçait que les temps étaient accomplis?...

LA DUCHESSE, riant malgré elle.

Grand gamin, va!

GASTON.

Voici Albert.

SCÈNE III

LES MÊMES, ALBERT.

LA DUCHESSE, étonnée.

Vous êtes seul?

ALBERT.

La comtesse est là, (Montrant la porte de gauche.) attendant bien anxieuse, bien tremblante, que vous lui permettiez de venir vous présenter ses respects.

LA DUCHESSE.

Anxieuse! tremblante! Vous lui avez donc fait croire que je mangeais les petites filles?

ALBERT.

Madame de la Frénoy n'ignore pas, ma mère, vos préventions à son égard, et...

LA DUCHESSE.

Ta, ta, ta, ta... ces préventions tomberont, si elle sait nous faire honneur dans le monde où je vais la présenter aujourd'hui.

ALBERT.

Ah! oui, aujourd'hui.

LA DUCHESSE.

Sans doute!... Ah! cette présentation vous inquiète peut-être?...

ALBERT.

Non, madame... seulement nous avions rêvé, je vous l'avoue, quelques jours de calme, de solitude auprès de vous...

LA DUCHESSE.

Ceci est bel et bien, mais moi je crois agir sagement en agissant ainsi. Vous avez voulu ce mariage, il lui faut donc donner toute l'importance possible.

ALBERT.

Ne pourrez-vous pas me pardonner?..

LA DUCHESSE.

Il ne s'agit pas de moi, mais de ceux qu'il faut gagner à votre cause.

ALBERT, avec un sourire amer.

Ah! oui! ces gens dont mon mariage a blessé les susceptibilités et dérangé peut-être les projets!... La famille de Canteleuse, par exemple, qui s'est donné tant de mal pour faire de moi le mari de mademoiselle Clotilde... et tant d'autres encore qui s'étaient habitués à regarder mon titre, ma fortune et ma personne comme choses à eux qui ne devaient jamais franchir la limite du noble faubourg.

LA DUCHESSE, un peu railleuse.

Le noble faubourg!... Est-ce à dire qu'il n'avait pas à vous offrir une seule femme digne de vous?

ALBERT.

Je ne dis pas cela : mais que voulez-vous, chère mère... J'ai des idées à moi!... des idées absurdes peut-être, mais on ne se refait pas!... La faute en est sans doute à mon caractère, si aucune de vos belles héritières n'a su parler à mon cœur! Certes, je les admire! mais comme on admire ces belles fleurs venues en serre chaude. On sait avec quels soins, quelle sollicitude elles ont été préservées... mais justement à cause de cela, ne peut-on pas se demander si la moindre brise du dehors, si le premier coup de vent ne viendra pas altérer leurs bril-

lantes couleurs? Tandis que le lis (dont parle l'Ecriture), qui en dépit du vent et de l'orage a pu garder sa blancheur immaculée... n'est-ce pas là la vraie fleur? L'autre fait penser aux hommes dont elle est le chef-d'œuvre... celle-ci... fille de Dieu, mène le cœur à Dieu! Voilà pourquoi, chère mère, lié à mademoiselle Clotilde, j'eusse été peut-être un mari défiant, ombrageux!... et pourquoi, au contraire, lorsque je regarde Julie, ma pure et vaillante Julie, je me sens pénétré de ce sentiment indéfinissable qui est tout à la fois le respect et l'adoration!

LA DUCHESSE, avec un sourire contraint.

Oh! l'enthousiasme de l'amour!

ALBERT.

L'amour! la plus grande, la plus belle passion!...

LA DUCHESSE, même jeu.

Celle qui fait faire aux hommes le plus de folies!...

ALBERT, tristement.

Vous ne voulez-vous donc pas croire à mon bonheur?

LA DUCHESSE.

Votre bonheur?

ALBERT.

Ah! vous avez raison! Il ne sera jamais complet tant qu'il y aura un nuage sur ce front vénéré.

LA DUCHESSE, attendrie.

Soyez donc heureux... soyez-le longtemps... mon fils... soyez-le toujours!... (Elle a pris la tête d'Albert dans ses mains.) Allons, présente-moi ta petite comtesse.

Julie paraît à gauche.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JULIE.

LA DUCHESSE, bas à Albert.

Ah! il paraît qu'elle écoute aux portes. Il faudra d'abord lui faire perdre cette habitude-là...

ALBERT.

L'indiscrétion est bien permise, ma mère, lorsque le bonheur est en jeu.

LA DUCHESSE.

Allons, c'est bon... amène-la...

Albert court à Julie et lui prend la main pour la conduire près de la duchesse.

GASTON, bas à la duchesse, pendant que Julie s'avance timidement.

Hein? quelle distinction! quelle candeur dans toute sa personne!...

LA DUCHESSE, bas.

Faites-moi grâce, je vous prie, de vos manœuvres électorales, vous!...

GASTON, riant, à part.

C'est égal, ma candidate passera.

Arrivée près de la duchesse, Julie lui fait une profonde révérence.

LA DUCHESSE, après l'avoir saluée d'une inclination de tête.

Pas mal! qui est-ce qui lui a appris ça?

GASTON, de même.

Ce n'est pas moi.

JULIE.

Que d'excuses j'ai à vous adresser, madame la duchesse, pour avoir troublé votre repos par mon indiscrète arrivée.

LA DUCHESSE.

C'est-à-dire, au contraire, madame, que j'ai des remercîments à vous faire, puisque vous me rendiez ainsi mon fils quelques heures plus tôt.

ALBERT, bas à Julie.

Ma bien-aimée, rassure-toi donc.

GASTON, bas.

Mais oui, après tout, ce n'est pas la *grand'mère* à boire!... et si vous avez seulement la chance qu'elle vous donne une gifle?... (Julie le regarde étonnée.) La duchesse vous fait signe d'approcher. Allons, du courage!...

LA DUCHESSE.

Venez ici, madame...

Elle lui indique une place sur le canapé.

JULIE, timidement.

Permettez-moi de me mettre là...

Elle s'assoit sur un petit tabouret auprès de la duchesse.

LA DUCHESSE, lui prenant les mains et se levant.

A mes pieds? Non. Comme disait le roi Henri, on croirait que je vous pardonne.

JULIE.

Mon bonheur?... Tant mieux.

La duchesse regarde Gaston placé derrière le canapé. Gaston fait signe que ce n'est pas lui.

LA DUCHESSE, se rasseyant.

Vous savez, madame, que nous avons aujourd'hui une grande formalité à remplir...

JULIE.

Le comte m'a dit en effet, madame, que vous vouliez bien me faire la grâce de guider mes premiers pas dans un monde qui m'est inconnu et où vous régnez en souveraine.

LA DUCHESSE.

Le bruit s'est répandu de votre arrivée, et nous allons avoir ici, par extraordinaire, plus de deux cents personnes. Tout le ban et l'arrière-ban du faubourg Saint-Germain!... Vous n'aurez pas peur?

JULIE, avec élan.

Sous votre égide, madame la duchesse, je ne craindrais aucun péril.

LA DUCHESSE, après un mouvement d'étonnement, bas à Gaston.

Elle est gentille.

GASTON, bas.

Ah! vous voyez.

LA DUCHESSE, lui donnant un coup d'éventail.

Otez-vous de là, vous nous gênez. (Gaston s'éloigne. — A Julie.) Allons! hissez-vous! et mettez-vous là... (Julie hésite encore.) Cela me fatigue de baisser la tête.

JULIE.

Oh! alors...

Elle se lève vivement et se place près de la duchesse.

LA DUCHESSE.

Vous êtes peintre et... musicienne, m'a-t-on dit? On m'a même assuré que vous avez reçu maintes fois des éloges pour votre double talent.

JULIE, modeste et souriante.

Oui, madame... quand je peignais on me félicitait sur ma musique, et quand j'étais au piano, on me complimentait sur ma peinture.

LA DUCHESSE, à part.

Elle est drôle, cette gamine-là. (A Julie, lui désignant Albert.) Et... vous aime-t-il bien au moins ce grand mauvais sujet-là?

JULIE.

Je le crois; oh! d'abord, si vous ne m'aimiez pas l'un et l'autre (Avec tendresse.) vous seriez bien ingrats tous les deux.

LA DUCHESSE.

Tais-toi, petite jésuite.

Elle lui donne une légère tape sur la joue.

GASTON, bas, à Albert.

Ça y est, dans dix minutes, la duchesse embrassera ta Julie en pincettes.

Il l'entraîne à gauche. — Ils s'asseient.

ALBERT.

Ah! tous mes désirs seraient comblés aujourd'hui et je serais le plus heureux des hommes sans un certain nuage dans mon ciel.

GASTON.

Un nuage... doré... madame de Maillan, n'est-ce pas?

ALBERT.

Oui. Quelque chose me dit que cette femme jouera dans ma vie un rôle dangereux pour mon bonheur.

GASTON.

Que peux-tu craindre de la vicomtesse? son propre

intérêt ne te répond-il pas de sa réserve? Qui te dit d'ailleurs qu'elle ne t'a pas oublié ?

ALBERT.

Ce que j'ai appris par une des personnes de son entourage. Il paraîtrait que pendant les trois mois que j'ai employés à retrouver Julie, la vicomtesse a été tenue, je ne sais comment, au courant de toutes mes démarches; à la nouvelle du mariage projeté elle n'aurait pu, à ce qu'il paraît, contenir l'expression d'une colère folle.

GASTON.

C'était le premier mouvement de la femme froissée dans son orgueil. Mais la vicomtesse aura réfléchi. Elle est du monde et douée d'un grand esprit. Ce qu'elle doit craindre le plus, c'est le ridicule; elle ne bougera pas. Mais c'est assez s'occuper du passé, pense au présent. (Lui montrant la duchesse qui embrasse Julie.) Tiens, regarde!

ALBERT.

Oui, tu as été bon prophète!

LA DUCHESSE, à Julie.

Allons, bien! mon maladroit baiser a bouleversé votre coiffure. (Allant à une jardinière.) Attendez, un de ces frais camélias saura rétablir l'harmonie... (Elle en cueille un.) Il vient des serres de madame de Maillan. (Julie se lève vivement. Albert lui aussi a fait un mouvement. — La duchesse continuant.) Chaque semaine cette gentille vicomtesse m'envoie ainsi toute une moisson.

La duchesse s'est approchée de Julie et se dispose à placer la fleur.

ALBERT, ému, l'arrêtant.

De grâce, ma mère... laissez Julie parée seulement de ses beaux cheveux.

LA DUCHESSE.

Soit, cette fleur ne sera pas perdue.

Elle s'apprête à la mettre dans ses cheveux.

JULIE, bas à son mari.

Merci, Albert, de n'avoir pas voulu que cette fleur touchât mes cheveux.

GASTON, à la duchesse.

Coquette !

LA DUCHESSE.

Parce qu'on est vieille, ce n'est pas une raison pour faire peur aux gens.

GASTON.

Mais vous ne me faites pas peur du tout.

LA DUCHESSE.

Je le sais bien, impudent.

ALBERT, à Julie

Que voulais-tu dire à propos de cette fleur ?

JULIE, lui prenant le bras.

Je voulais dire que je me souviens...

ALBERT.

De quoi ?

JULIE.

De certain gardenia brisé comme le cœur de celle qui le portait alors. Je n'écoutais pas... mais j'ai compris... j'ai plaint cette femme qui avait perdu ton amour; aujourd'hui je la hais de l'avoir possédé.

ALBERT, tendrement.

Et tu ne m'as jamais rien dit ?

JULIE.

Le passé est à elle... mais le présent et l'avenir sont à moi !... Aussi... écoute !... elle viendra aujourd'hui même peut-être. Tâche que ce soit la dernière fois.

ALBERT.

Jalouse...

JULIE, persistant.

Est-ce que tu ne serais pas jaloux, toi ?

ALBERT, avec passion.

Moi ? Mais cher ange, c'est-à-dire que si tu me donnais sujet de l'être, je t'étranglerais tout simplement.

JULIE, lui sautant au cou.

A la bonne heure !

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la marquise de Lipari !

SCÈNE V

LES MÊMES, LA MARQUISE.

JULIE, courant à elle.

La marquise !

LA DUCHESSE.

Ah ! vous voilà, vous ?

LA MARQUISE.

J'ai reçu votre billet, ma chère Julie, et je vous apporte la réponse. (Elle l'embrasse.) Duchesse, je vous en préviens, la rue de Varennes est encombrée d'équipages et c'est par fortune que j'ai pu couper la file, — votre présence devient indispensable, ne vous gênez donc pas pour moi.

LA DUCHESSE, désignant Julie.

Mais c'est qu'il me faut vous enlever cette petite mas-

que qui brûle sans doute du désir de jaboter avec vous.

LA MARQUISE.

Oh! mais vous me la rendrez bientôt.

JULIE.

Oui, et nous nous rattraperons, n'est-ce pas, marquise?

LA DUCHESSE, à la marquise.

Eh bien alors, ma bonne, je vous laisse le duc en otage. Tâchez qu'il ne casse rien...

GASTON.

Soyez tranquille, grand'mère, je serai bien sage!

Albert a salué la marquise. La duchesse a pris le bras de Julie. Tous trois remontent. La marquise les reconduit jusqu'à la porte de la serre.

SCÈNE VI

LA MARQUISE, GASTON.

LA MARQUISE, regardant Julie s'éloigner.

Que cette chère enfant mérite d'être heureuse! et que je vous sais gré des efforts que vous avez faits pour amener la duchesse à accepter enfin une situation qui l'avait tant effarouchée d'abord.

GASTON.

Oh! mon Dieu! madame, j'ai agi instinctivement, je ne comprends, moi, que les unions nées du hasard et d'une sympathie mutuelle, et pas du tout celles qui ont été discutées entre les parties adverses, représentées par deux notaires, sortes de commissaires-priseurs de l'amour présidant aux enchères. En agissant comme je l'ai fait, j'ai donc obéi tout simplement à une inspiration de mon cœur... qui est excellent, ne vous en déplaise.

LA MARQUISE, souriant.

Mais je n'en doute pas.

GASTON.

C'est qu'alors, vous m'en croyez sur parole, car vous ne pouvez savoir à quoi vous en tenir là-dessus, puisque vous n'avez pas voulu faire la connaissance de ce pauvre cœur qui implorait votre expertise. Ainsi la première fois que je me suis présenté chez vous, il y a de cela huit jours environ, je crois, ma parole d'honneur, que si vous ne m'avez pas fait jeter par la fenêtre, ce n'a été que par crainte de vous attirer une contravention.

LA MARQUISE, souriant.

Ah! duc, c'est votre faute aussi! Vous aviez l'air trop content de vous, trop certain du succès de votre... expédition.

GASTON.

Est-ce que vraiment, j'avais cet air-là?

LA MARQUISE.

Je vous l'affirme. Vous ne vous voyiez pas.

GASTON.

Il paraît.

LA MARQUISE.

Mais moi je n'ai oublié aucun des détails de cette mémorable entrevue.

GASTON.

Ah! bien, c'est toujours ça.

LA MARQUISE.

Ainsi, tenez, quand vous avez jeté votre nom au valet chargé de vous annoncer...

GASTON.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Eh bien... il m'a semblé entendre cette phrase sacramentelle : Ouvrez, au nom de la loi.

GASTON.

Je n'avais pourtant pas d'écharpe, si ce n'est celle à vos couleurs que je porte en cachette depuis trois ans.

LA MARQUISE.

Pas d'insinuations traîtresses, je vous prie, et laissez-moi continuer.

GASTON.

Achevez donc mon portrait, marquise, mais de grâce, ne forcez pas trop les couleurs.

LA MARQUISE.

Malgré mes invitations réitérées, vous avez tenu à rester tout debout, jouant avec les écrans, fourrageant les jardinières, je crois même que vous avez quelque peu visité mes tiroirs...

GASTON.

C'est bien possible. J'étais si ému, si ému même, qu'étant venu pour vous dire, marquise, que je vous adorais...

LA MARQUISE.

Plaît-il ?

GASTON.

Je n'ai pas osé dire : je vous aime.

LA MARQUISE.

Duc !

GASTON.

Maintenant, c'est dit; veuillez, je vous prie, en prendre bonne note.

LA MARQUISE.

Quel fou vous faites !

GASTON.

Pour en revenir à mon attitude un peu... fantaisiste, je vous jure qu'elle ne m'avait pas frappé.

LA MARQUISE.

Vraiment ?

GASTON.

Vraiment. J'étais sorti de chez vous, marquise, très-convaincu au contraire que j'avais été charmant !... même que je me creusais la tête pour deviner la cause de votre accueil... au-dessous de zéro. Il est certain, me disais-je, que pour être restée aussi indifférente à toutes les spirituelles allusions que j'ai mises en jeu pour lui faire deviner l'état de mon âme, il faut que la marquise ait eu en ce moment la pensée ailleurs... Elle aime quelqu'un! mais qui ? Ce ne peut être, me disais-je, ni Villedieu qui était amoureux de Julie, ni Albert qui l'a épousée. Quant au baron de Strade, je n'y dois pas songer puisqu'il se marie.

LA MARQUISE.

Le baron se marie !

GASTON.

Oui... il l'a annoncé hier soir au club...

LA MARQUISE, à part.

Il est à Paris, et ce n'est pas par lui que je l'apprends.

GASTON, continuant.

D'ailleurs, me disais-je encore, une semblable union

ne saurait assurément satisfaire une femme comme la marquise, qui possède cette vertu des grandes âmes qu'on appelle : l'ambition !... En effet, de marquise devenir baronne, ce serait déchoir. Ce qu'il vous faut aujourd'hui, madame, c'est une couronne princière ou... tout au moins ducale...

LA MARQUISE, à part.

Il se marie ! Ainsi, pendant que je l'attendais !...

GASTON.

Pardon, marquise, mais il me semble que vous ne m'écoutez pas ?

LA MARQUISE.

Si ! si ! je vous assure...

GASTON, avec confidence.

Ne vous y trompez pas, marquise, les de Blançay ont été pardieu bien les compagnons d'armes de Tristan l'Hermite ; et le premier d'entre eux a même, s'il vous plaît, sa petite concession à perpétuité en Palestine. (La marquise sourit d'une façon singulière. — A voix basse.) Marquise, est-ce que le nom de Blançay sonnerait mal à votre oreille ?

LA MARQUISE, sans répondre, à part.

Duchesse !... et pourquoi pas ? Oh ! la belle revanche !...

GASTON.

Eh bien, madame ?

UNE VOIX, à la cantonade.

Madame la vicomtesse de Maillan...

Louise paraît.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LOUISE.

GASTON, l'apercevant, à part.

La vicomtesse !... diable !...

LOUISE, très-légèrement.

Ma chère Laura !... Bonjour, duc, comme vous me regardez... Est-ce que vous me croyiez morte ? Mais l'eussé-je été que j'aurais demandé une permission pour venir me mêler aux amis de votre mère. N'ai-je pas toujours été de vos fêtes de famille... pourquoi serais-je exclue aujourd'hui ?

GASTON.

Mais je n'ai pas dit cela.

LA MARQUISE.

Avez-vous vu la duchesse ?

LOUISE.

Pas encore... En entrant dans le grand salon si rempli de visiteurs, la chaleur m'a comme suffoquée... et je suis venue attendre ici... je serais même très-reconnaissante à qui voudrait bien dire mon nom à l'oreille de la duchesse, afin qu'elle sache que je n'ai pas manqué à l'appel.

LA MARQUISE.

Je me charge de votre commission... si toutefois monsieur de Blançay veut bien m'aider à percer la foule.

GASTON, riant, lui offrant son bras.

A vos ordres, marquise. (A part.) La vicomtesse est très-calme, je vais rassurer Albert. (Haut.) Merci de cette première faveur, marquise...

SCÈNE VIII

LOUISE, seule.

Ils n'ont rien lu sur mon visage de ce qui se passe dans mon cœur... Les autres n'y liront rien non plus... (Se regardant dans la glace.) Je crois en vérité que je n'y lis rien moi-même...

SCÈNE IX

LOUISE, MAXIME DE VILLEDIEU.

MAXIME.

Impossible d'arriver jusqu'à la duchesse! (Se disposant à sortir.) Ma foi! tant pis! je m'en vais, la politesse est faite! (Apercevant la vicomtesse.) Madame de Maillan!...

LOUISE.

Monsieur de Villedieu!... (Riant.) « Homme noir d'où sortez-vous? »

MAXIME.

Du castel de ma très-honorée mère qui se porte bien aujourd'hui, mais au chevet de qui j'ai passé tous les mois qui se sont écoulés depuis la dernière fois que j'eus

le bonheur de me rencontrer avec vous à l'hôtel de Lipari.

LOUISE.

Savez-vous bien que Paris s'est occupé de votre disparition pendant au moins deux jours?

MAXIME, riant.

Tudieu! Paris a bien fait les choses.

LOUISE.

Le bruit courait que vous étiez allé mourir de chagrin tout seul dans un petit coin.

MAXIME.

De chagrin?

LOUISE.

Résultant d'un refus que d'ailleurs personne ne pouvait s'expliquer, vu la modeste position de mademoiselle Julie Letellier comparée à votre grand état de fortune.

MAXIME.

Que voulez-vous? elle ne m'aimait pas, elle avait ses raisons pour cela.

LOUISE.

Comment?

MAXIME, se reprenant.

Je veux dire qu'elle devait les avoir.

LOUISE.

Vous l'aimiez ardemment?

MAXIME, badinant.

Certes; d'abord je ne comprends pas d'autre façon d'aimer.

LOUISE.

Votre pauvre cœur a dû saigner longtemps?

MAXIME.

Oui, oui, deux heures environ.

LOUISE.

Deux heures?

MAXIME, vivement.

A ce moment-là je recevais une dépêche de la Touraine, et les inquiétudes que l'on me donnait sur la vie de ma mère ont fait prendre un autre cours à mes idées.

LOUISE.

Alors, vous êtes parti presque subitement.

MAXIME.

Oh! le jour même à six heures du matin.

LOUISE.

Le jour même... et sans un regret.

MAXIME.

Oui... Que voulez-vous? la nuit porte conseil...

LOUISE, à part.

La nuit?

MAXIME, souriant.

Et je m'étais laissé raisonner par elle.

LOUISE.

Je comprends! (A part.) Ces restrictions... (Après un temps et avec indifférence.) Et comme cela, vous êtes arrivé?...

MAXIME.

Par le train de neuf heures. J'étais rompu... je me suis jeté sur mon lit et à mon réveil, me souvenant que c'était le jour de la duchesse, je suis venu dans l'intention de la rassurer sur la santé de ma mère, sa vieille

amie... A propos, je vous dirai que là-bas je vivais comme un sauvage, ne voyant personne, ne lisant pas les journaux... Madame de Villedieu a fait lever la herse devant eux. Je ne sais donc rien de rien, et puisque c'est vous, chère vicomtesse, que je rencontre tout d'abord... je compte sur votre complaisance pour me donner de fraîches nouvelles et me conter le scandale nouveau.

LOUISE.

Oh! le dernier est épuisé.

MAXIME.

Eh bien! vous ferez un tirage exprès pour moi...

LOUISE.

Inutile, il en paraît un nouveau chaque matin.

MAXIME.

Ou chaque nuit.

LOUISE, *à part.*

Décidément c'était la nuit. (*Après un temps.*) Alors, vraiment, vous êtes guéri de cet amour.

MAXIME, *riant.*

Mais oui, chère vicomtesse.

LOUISE, *sans répondre.*

Et on peut, sans craindre de vous faire tomber à la renverse, vous annoncer la fameuse nouvelle.

MAXIME, *riant.*

Oui, oui, quelle qu'elle soit.

LOUISE.

Eh bien! la petite lectrice est mariée.

MAXIME, *involontairement.*

De Strade l'a épousée?

LOUISE.

Oui, oui, il l'a épousée. (A part.) Pourquoi le baron de Strade? Oh! il y a quelque chose... Plaidons le faux. (Reprenant, le regardant en dessous.) Entre nous... il le devait.

MAXIME, sur la défensive.

Pourquoi?

LOUISE, discrètement.

Vous le savez bien.

MAXIME, de même, souriant.

Mais que sais-je donc?

LOUISE, haussant les épaules.

Ce que je sais moi-même.

MAXIME.

Et comment l'avez-vous appris?

LOUISE, ponctuant chaque mot.

De la même façon, le même jour et à la même heure que vous.

MAXIME, se livrant peu à peu sans s'en apercevoir.

Je ne vous ai pas vue.

LOUISE.

Je vous ai bien vu, moi.

MAXIME, vivement.

Vous n'avez rien dit à personne?

LOUISE, dignement.

Est-ce qu'on raconte ces choses-là?

MAXIME.

Il risquait de se casser le cou!

LOUISE, avec un doute interrogateur.

Croyez-vous?

MAXIME.

Dame, l'atelier est au second.

LOUISE, après un mouvement réprimé aussitôt.

Elle a dû avoir bien peur alors...

MAXIME.

Aussi guettait-elle sur le balcon.

LOUISE.

D'où j'étais je n'ai pas pu la voir.

MAXIME.

Quant à lui, j'ai tenté de le rejoindre...

LOUISE.

Oui... et cela vous a été impossible.

MAXIME.

Par contre, je suis tombé sur un gardien du parc.

LQUISE.

Le parc Monceaux est si bien gardé.

MAXIME.

Alors, j'y pense, vous étiez dans votre voiture?

LOUISE, qui a le dernier mot.

Certainement, je revenais de l'Ambassade.

MAXIME.

Tout s'explique alors.

LOUISE, d'un ton singulier.

Oui, tout s'explique. (A part.) Et je sais tout maintenant : Mademoiselle Julie Letellier a fait fuir cette nuit-

là par sa fenêtre le baron de Strade son amant! Et c'est à une pareille femme qu'il m'a sacrifiée.

MAXIME, qui était remonté un peu en voyant les portes du fond s'ouvrir.

Ah! je crois que c'est la duchesse qui vient de ce côté... En effet, la voilà entourée de son état-major.

La duchesse paraît en effet avec Julie, Gaston et Albert. Il s sont entourés par une foule nombreuse.

SCÈNE X

LES MÊMES, LA DUCHESSE, JULIE, ALBERT, GASTON, LA MARQUISE,
et LES INVITÉS, qui s'arrêtent au seuil de la serre.

ALBERT, qui vient d'apercevoir Maxime, courant à lui, la main ouverte.

Maxime! Oh! que je suis aise de te voir! Ta présence ici me prouve que tu ne m'en veux pas.

MAXIME, à part, en prenant la main d'Albert.

Que veut-il dire?

JULIE, qui s'est approchée à son tour.

Soyez le bienvenu, monsieur, nous avons fait jadis un pacte d'amitié... il n'est pas rompu, nous l'espérons, mon mari et moi.

MAXIME.

Son mari!... (Regardant Louise dont le regard rayonne.) Oh! quel piége infâme! (La duchesse et ses enfants ont été de nouveau entourés. Maxime s'approche de Louise dans un grand état d'agitation.) Madame, une maîtresse sacrifiée pouvait être seule capable de tant de perfidie; vous étiez la maîtresse d'Albert!

LOUISE.

Monsieur!

MAXIME.

Eh bien, secret pour secret! je livrerai le vôtre si vous livrez le mien.

LOUISE, avec un haussement d'épaules et souriant, à part.

Allons donc! Il n'y a qu'à nous que ces lâchetés-là sont permises!

LA DUCHESSE, avisant Louise.

Eh! petite de Maillan!

JULIE.

Cette femme!

LA DUCHESSE.

Il n'y a que vous, je pense, qui ne nous avez pas félicités.

LOUISE, changeant son air tout à coup et joyeusement.

Je me gardais pour la bonne bouche, duchesse.

LA DUCHESSE.

Voyez-vous la prétentieuse?

ALBERT, à part.

Que signifie cette gaîté?

LOUISE, à Julie, lui tendant les bras.

Vous permettez, madame?

Julie tressaille sous le baiser de la vicomtesse. Albert a fait aussi un mouvement.

GASTON, bas.

Enfin! elle ne l'a pas étouffée!

LOUISE, venant à Albert et raillant.

Recevez mes félicitations, monsieur de la Frénoy, la comtesse est ravissante! La pudeur, l'innocence se reflètent dans ses grands yeux.

ALBERT, à part.

Ce ton railleur...

LOUISE.

A propos, comtesse, daignerez-vous honorer de votre présence la brillante fête que donnera jeudi le prince Varow le magnifique?

JULIE, avec contrainte.

Le comte, madame, a reçu une invitation pour nous.

LOUISE, même jeu.

Sachez-le bien... cette invitation est presque un titre de noblesse. (Appuyant.) La princesse est si scrupuleuse dans le choix de ses invités.

LA DUCHESSE.

Irez-vous à ce bal, chère petite?

LOUISE.

Certes! (A la duchesse.) Ah! duchesse, votre fille est charmante!... (A Albert.) tout à fait charmante! Vous avez eu la main heureuse, comte.

Elle lui fait une grande révérence, prend le bras de Gaston et s'éloigne avec lui.

SCÈNE XI

ALBERT, puis JULIE, qui après avoir accompagné la duchesse redescend précipitamment.

ALBERT, à lui-même.

Ce persiflage insolent!... Oh! ce que je craignais va arriver, je crois.

JULIE, se jetant presque dans les bras de son mari.

Enfin! je me retrouve! Laisse-moi reposer là sur ton

cœur... Que j'ai souffert de cette contrainte!... (Frémissante.) Ah! vois-tu, il m'a semblé que le baiser de cette femme était un fer rouge qui me marquait au front! Je t'en prie! je t'en prie, fais que je ne la voie plus.

ALBERT, avec passion.

Mon adorée!...

En ce moment un éclat de rire de madame de Maillan éclate dans le groupe au fond derrière eux.

JULIE, à Albert.

Tiens! l'entends-tu?

Elle entraîne Albert d'un autre côté.

GASTON, au fond, et d'un ton de reproche nerveux.

Vous êtes bien gaie, vicomtesse.

LOUISE.

Est-ce que cela vous attriste?

Elle rit de nouveau.

JULIE.

Elle m'agace avec son rire. Il me semble toujours qu'elle se moque de moi et que sa moquerie va gagner les autres. Ah! décidément, nous étions mieux à Nice, seuls, le matin, au bord de cette mer tranquille, tu te souviens?

ALBERT.

Oui, nous retrouverons ces beaux jours. Patiente un mois seulement, nous aurons satisfait aux exigences de notre position, et nous nous enfuirons comme deux voleurs en emportant notre amour. (Un nouvel éclat de rire éclate derrière eux.) Ah! cette femme!... (Rire général.) Et il n'y a qu'un moyen d'arrêter ce scandale. Attends!

Il s'élance par la gauche.

JULIE.

Que veut-il dire?

SCÈNE XII

GASTON, JULIE, puis LOUISE,
et ensuite LA DUCHESSE, LA MARQUISE,
et TOUT LE MONDE au fond,
puis UN DOMESTIQUE, et ensuite ALBERT.
A peine est-il sorti que madame de Maillan rentre en scène.

LOUISE, au fond.

Mais je vous l'affirme... (S'avançant et à Julie.) N'est-ce pas que vous avez l'intention de jouer prochainement chez vous l'*École des Femmes*, et que le rôle d'Agnès vous a été distribué par monsieur de la Frénoy.

JULIE, s'avançant vers elle, pâle, tremblante, et à demi-voix.

Aurez-vous bientôt fini de vous moquer de nous?

LOUISE, souriant et très-haut.

Comment?

JULIE.

Je parle à voix basse moi, madame, pour que personne ne puisse entendre la défense que je vous fais de mêler le nom de monsieur de la Frénoy à vos gaîtés déplacées. J'ai patienté tant que vos sarcasmes ne s'adressaient qu'à moi, moi qui ai eu l'audace de devenir votre égale. (Mouvement de Louise.) Votre égale, non, vous avez raison, car il y a cette différence entre nous, que si l'humble lectrice s'appelait madame de Maillan et que son mari fût à deux mille lieues d'ici, elle serait à cette heure penchée sur une carte, suivant avec son cœur le sillage du navire, et elle ne viendrait pas, sans respect d'elle-même, relancer son ancien amant jusque dans la maison de sa femme.

LOUISE, *furieuse.*

Et moi, madame, si je m'appelais la comtesse de la Frénoy, je serais plus prudente que vous n'êtes! car je me souviendrais que...

UN DOMESTIQUE, *au fond, annonçant.*

La voiture de madame la comtesse de Maillan.

LOUISE, *avec un mouvement.*

Ma voiture? Je comprends!... (*Elle aperçoit Albert qui est entré derrière le valet et qui fait un profond salut. — A part.*) Ah! voilà une insulte qui vous coûtera cher à tous les deux.

Elle remonte.

GASTON, *bas, à Albert.*

Qu'as-tu fait?

ALBERT.

J'ai vengé Julie!

JULIE, *lui saisissant la main et avec passion.*

Je t'adore!

Tableau.

ACTE TROISIÈME

Toujours à l'hôtel de la duchesse douairière. Un petit salon riche et bien fermé. Lampes et candélabres allumés. Une table de jeu est ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, LA MARQUISE.

LA DUCHESSE.

Quinze et six, vingt-un, et quatorze de valets, quatre-vingt-quinze...

Elle marque ses points. — Elles jouent un moment sans parler.

LA MARQUISE, souriant.

Comment, quatorze de valets? J'en ai un. Ah! oui, quatorze de valets, dont une dame...

LA DUCHESSE.

Tiens! c'est vrai!

LA MARQUISE, riant.

Duchesse, vous trichez?

LA DUCHESSE.

Ça ne m'étonnerait pas... du reste, je ne gagne jamais sans ça... (La pendule sonne une demie.) Minuit et demi!

Julie a fait son entrée au bal du prince Varow... et faut-il vous l'avouer, je ne puis me défendre d'une certaine émotion en pensant au succès qu'elle va obtenir et à la joie de mon fils, témoin de son premier triomphe... Car c'est véritablement ce soir que notre petite reine fait ses premiers pas dans le monde parisien... J'ai dit reine?... Le mot est-il trop ambitieux?... Non! car elle en avait vraiment l'air avec les diamants de notre famille?...

LA MARQUISE.

Elle était adorable!

LA DUCHESSE, avec un soupir.

Ah! la jeunesse, la beauté!... que c'est bon! J'en ai goûté, marquise!... Mais j'y songe... il se fait tard... et sous prétexte de me tenir compagnie, il ne faudrait pas compromettre votre santé par une veille trop prolongée...

LA MARQUISE.

Je vous assure que je ne suis nullement fatiguée... Votre désir est d'attendre le retour de vos enfants... Ne me privez pas du plaisir de vous tenir compagnie.

LA DUCHESSE.

Mais s'ils ne rentrent qu'au jour?

LA MARQUISE, gaîment.

Eh bien!... tant mieux... nous aurons plus de temps... Voulez-vous que nous reprenions notre partie?

LA DUCHESSE.

Non... babillons plutôt... Marquise, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que tout ce qui se passe ici tient quelque peu du prodige?

LA MARQUISE.

Quoi donc?

LA DUCHESSE.

D'abord, la transformation qu'a subie cette grande maison jadis silencieuse et triste comme un cloître! Aujourd'hui de jeunes voix y gazouillent du matin jusqu'au soir... Dire que j'en étais arrivée à me coucher à huit heures, comme les poules, pour tromper la durée du temps!... A présent... plus jamais de solitude... quand l'une de mes filles va au bal... l'autre... Je puis bien, n'est-ce pas, ma belle Laura, anticiper sur l'avenir et vous donner ce titre... puisque votre mariage est chose décidée... n'est-ce pas?

LA MARQUISE, souriant.

Il paraît...

LA DUCHESSE.

Celui d'Albert s'est fait loin de moi, un peu dans l'ombre... Je veux qu'il en soit tout autrement pour le vôtre... Vous l'aimez bien, mon Gaston?

LA MARQUISE.

Tout ce que le cœur d'une femme peut renfermer de reconnaissance...

LA DUCHESSE, souriant.

De la reconnaissance... c'est lui qui vous en devra... madame la duchesse...

LA MARQUISE, se lève.

Duchesse de Blançay! moi...

LA DUCHESSE, écoutant.

Une voiture entre dans la cour.

LA MARQUISE.

En effet .. (Elle entr'ouvre le rideau.) Une voiture de place... une femme en descend... C'est Julie...

LA DUCHESSE.

Seule?

LA MARQUISE.

Toute seule...

LA DUCHESSE.

Que signifie...

SCÈNE II

LES MÊMES, JULIE.

Julie, sans sortie de bal, la tête et les épaules nues, et dans le plus grand désordre, s'élance en scène et vient tomber sur un canapé.

LA DUCHESSE, s'élançant.

Toi?...

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il donc?

LA DUCHESSE.

Où est ton mari?

JULIE, d'une voix étranglée.

Je n'en sais rien!

LA DUCHESSE.

Tu n'en sais rien?

JULIE, dont les dents s'entrechoquent fébrilement.

Non, ma mère!

LA DUCHESSE.

Mais elle tremble la fièvre!...

JULIE, de même.

Non !... c'est de froid !...

LA DUCHESSE, avec un cri.

Ah !... vite quelque chose !...

La marquise l'enveloppe dans son manteau.

JULIE, grelottant.

Une glace de la voiture était brisée... je n'avais pas emporté ma sortie de bal !... et... la fraîcheur de la nuit... dans le bois !...

LA DUCHESSE.

Te réchauffes-tu ?

JULIE.

Oui... un peu !... (Soupirant longuement.) Ah !...

LA DUCHESSE.

Voyons, mon enfant ! Tu m'as dit que tu ne savais pas où était ton mari ? Explique-moi comment ?...

JULIE.

La foule nous avait séparés !... Je l'ai cherché car je voulais partir... Mais je ne l'ai pas retrouvé !... Alors je suis descendue... j'ai traversé la cour... la grille était ouverte... une voiture de place était là... je me suis jetée dedans et. .

LA DUCHESSE.

Mais pourquoi es-tu partie ?

JULIE.

Pourquoi ?... (S'arrêtant.) J'étais souffrante, j'ai eu peur de m'évanouir dans le bal... alors je me suis sauvée...

LA DUCHESSE.

Tes yeux sont rougis !... et rougis par les larmes... tu as pleuré !...

JULIE, troublée.

Mais non, mais non!

LA DUCHESSE.

Je te dis que tu as pleuré.

LA MARQUISE.

Parlez, madame.

LA DUCHESSE, très-agitée.

Parle, mon enfant!... ma fille!

JULIE, éclatant en sanglots, et tombant sur le sein de la duchesse.

Ah! ma mère! je suis bien malheureuse!... Albert ne va plus m'aimer.

LA DUCHESSE.

Ne plus t'aimer?... Pourquoi?

JULIE, avec désespoir.

Ah! vous aviez bien raison de ne pas vouloir de la pauvre Julie dans votre famille.

LA DUCHESSE, éperdue.

Mais parle donc, cruelle enfant!

JULIE.

Mais si je parle, vous n'allez plus m'aimer non plus, vous!... (Sanglotant.) Mon Dieu! mon Dieu!

LA DUCHESSE, lui essuyant les yeux et pleurant aussi.

Voyons, veux-tu finir, petite bête, tu me fais mourir!...

JULIE, d'une voix sourde.

Ma mère!... elles m'ont humiliée!... insultée!...

LA DUCHESSE.

Qui ça?

JULIE.

Ces femmes que vous connaissez... que j'ai vues ici...

(Cherchant.) Madame de Bussières !... de Fressanges... de... Ah ! je ne sais plus, elles étaient tant !...

LA DUCHESSE.

Mais pourquoi ?

LA MARQUISE.

Oui...

JULIE.

Je ne sais pas... Je n'avais pourtant rien fait... Il n'y avait pas une demi-heure que nous étions arrivés... Le prince m'avait offert son bras... il me parlait et nous marchions doucement !... Albert, lui, nous suivait échangeant des poignées de mains et s'arrêtant parfois !... Des hommes que je ne connaissais pas se rangeaient sur notre passage !... Ils avaient de respectueux saluts pour le prince et des sourires pour moi !... J'étais toute fière !... Nous avancions !... les femmes me regardaient curieusement, avidement ! Je me disais : elles admirent les diamants que grand'mère m'a donnés ! Mais ce n'était pas ça...

LA DUCHESSE.

Achève !...

JULIE.

Nous entrons dans un grand salon éblouissant de lumières !... L'étincellement des croix sur les uniformes, l'éclat des bijoux, le chant des instruments, les parfums des corbeilles, tout cela montait au cerveau !... C'était mon premier grand bal !... En ce moment, le bras qui me soutenait abandonne doucement le mien... Je me trouvais au milieu d'un groupe nombreux de femmes d'où s'échappait un murmure pareil... (A la marquise.) à celui qui montait vers moi du parc Monceaux, quand je rêvais, le soir, pendant les nuits sereines.

LA MARQUISE

Et alors ?...

JULIE.

Alors, le prince m'ayant désigné une place vide sur un divan, me fait un gracieux salut et s'empare amicalement d'Albert qu'il emmène!... Je venais d'achever ma révérence au prince, je me retourne et je vois ma place occupée!... Mon attitude, mon étonnement demandaient une excuse, ou tout au moins une raison, je n'obtiens qu'un regard de glace... Troublée, je fais quelques pas et me dirige vers une fenêtre; — deux dames se sont levées vivement et vont s'y accouder, me tenant à distance derrière elles de toute la longueur de leur traîne... Reconnaissant une des personnes de votre société, je vais m'élancer vers elle!... elle saisit le bras d'une amie et s'éloigne en me glissant un regard pardessus son épaule. — Je veux percer cette foule hostile!... Ses flots, comme à dessein, se referment sur moi!... En ce moment, je me trouvais (mais bien sans m'en douter) auprès de l'une des demoiselles de Canteleuse!... un brusque froissement d'étoffe attire mon attention : (Avec une rage douloureuse.) la baronne avait écarté la robe de sa fille pour qu'elle ne touchât pas la mienne!

LA DUCHESSE, éclatant.

La coquine!

LA MARQUISE, à part.

Qu'est-ce que cela signifie?

JULIE.

Alors, que vous dirai-je, ma mère?... Éperdue, la rougeur au front et sentant le parquet qui tremble sous mes pieds, je vais... je marche au hasard, ne voyant

plus, n'entendant plus!... Un air frais me frappe au visage, je comprends que je suis dehors... Une voiture se présente... (S'interrompant.) Ah! je vous l'ai dit! (Avec douleur.) Une fois réfugiée là... Ah! maman, comme j'ai pleuré! (Se relevant tout à coup.) Albert !... (Essuyant vivement ses yeux.) Chère mère, s'il ne sait rien, ne lui dites pas... — Le voilà!

SCÈNE III

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, il court à Julie.

Méchante!... Comme tu m'as inquiété! ce brusque départ?

JULIE, tremblante.

Pardonne-moi!... j'étais malade... Tiens, je le disais à l'instant...

LA MARQUISE.

Oui!

Elle remonte.

ALBERT.

Ne mens pas; je sais toute l'histoire, ma chérie! c'est le prince lui-même qui me l'a racontée!... On l'avait instruit de la sotte équipée de ces dames.

JULIE.

Ah!

ALBERT.

C'est la faveur exceptionnelle dont tu as été l'objet de la part de notre illustre amphitryon, et ta prome-

nade triomphale à son bras qui ont causé tout le grabuge!... On a des ennemis dès qu'on est au pouvoir, et tu y étais à peine que l'on songeait déjà à t'en renverser, c'est tout simple!... (Tendrement.) Et tu t'es émue pour si peu? Mais tu ne sais donc pas ton histoire de France? (A part.) Ah! les misérables femmes! Oh! mais je leur tuerai bien un frère ou un mari!

JULIE, avec doute.

C'est pour cela qu'elles m'ont fait tant de mal? Et pour cela seulement?

ALBERT, embarrassé.

Eh bien... non; et je puis te l'avouer maintenant.. L'hiver dernier, dans deux ou trois réunions, je m'étais montré un peu trop assidu peut-être auprès de mademoiselle de Canteleuse... et... quoique n'ayant rien dit ni rien fait qui pût compromettre cette jeune fille, il n'en est pas moins vrai que sa famille avait pu croire un instant... Enfin, de mon étourderie une petite rancune est née!... Quelques amies l'ont partagée... de là cette conspiration dont tu as été victime...

JULIE, rêveuse.

Je comprends... je te crois...

ALBERT.

Ma chère Julie!

JULIE.

Tu m'aimes?

ALBERT, avec feu.

Ah! plus encore aujourd'hui qu'hier.

JULIE, étonnée.

Pourquoi plus qu'hier?

ALBERT, se remettant.

Parce qu'il y a un jour de plus que tu m'appartiens... Maintenant, si tu veux être bien sage, tu iras prendre un peu de repos. Madame la marquise daignera, j'en suis sûr, te prêter son secours, pour t'aider à remiser toutes tes richesses.

Il désigne les diamants de Julie.

LA MARQUISE.

J'y suis toute prête, comte.

JULIE.

A bientôt, chère mère! (Elle embrasse la duchesse. — A la marquise.) Vous consentez donc, madame?...

LA MARQUISE.

Me voici...

Julie adresse un adieu de la main à Albert, et sort avec la marquise.

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, ALBERT, puis GASTON.

La duchesse, dès que les deux femmes ont disparu, s'avance vers Albert.

LA DUCHESSE, à demi-voix.

Maintenant que nous sommes seuls, tu vas me dire ce qui s'est passé.

ALBERT.

Mais Julie vous l'a raconté, ma mère, et moi-même je viens de...

LA DUCHESSE.

Ne perdons pas de temps; tu comprends bien que je

ne suis pas aussi crédule que cette enfant... (Après un moment d'émotion.) Combien as-tu d'affaires sur les bras?

ALBERT.

Mais je n'en ai aucune, ma mère, attendu que ces messieurs ont hautement désavoué la conduite des délinquantes, et m'ont chargé d'exprimer à la comtesse leurs sincères regrets pour cette malencontreuse aventure.

LA DUCHESSE.

Vraiment?... Ils ont tous consenti à...

ALBERT.

Un excepté, qui hésitait encore; et Gaston s'est même chargé d'attendre sa décision qu'il me fera connaître... Et... le voilà justement... Prends garde! (Courant à Gaston qui paraît au fond, et avec intention.) Eh bien?... monsieur de Canteleuse s'est-il décidé, comme les autres, à faire les excuses que nous exigions?

GASTON, après un coup d'œil échangé avec Albert.

Oh! monsieur de Canteleuse a fait mieux, il a proposé de rédiger une lettre collective, s'offrant à la signer le premier.

ALBERT.

Eh bien, vous voilà tranquille.

LA DUCHESSE.

Oui, oui, je puis me retirer.

ALBERT, vivement.

Permettez-moi de vous offrir mon bras jusqu'à votre appartement.

LA DUCHESSE.

C'est inutile!... Rose m'attend en sommeillant dans

la pièce voisine. elle me conduira. (A part.) Comme ils ne diraient rien devant moi... (Haut.) Au revoir ! au revoir !

Elle sort.

SCÈNE V

GASTON, ALBERT.

Dès que la duchesse est sortie, Albert s'élance et va écouter à la porte.

ALBERT.

Enfin, notre mère est rentrée chez elle... Parle, parle vite !

GASTON, à demi-voix.

Tout est réglé ; j'ai retrouvé ces messieurs ; ils étaient encore réunis ; l'un d'eux tenait même à la main le gant que tu avais jeté... Comme ils sont cinq, ils pourront en prendre chacun un doigt. J'ai échelonné convenablement les rencontres... Si... forcément, tu passes la main, je la prendrai.

On entend au loin le bruit d'une porte qui se ferme.

ALBERT.

Maintenant, écoute à ton tour. (D'une voix tremblante.) Mon ami, il se passe en ce moment une chose épouvantable !

GASTON.

Quoi encore ?

ALBERT.

Julie et moi, nous sommes enserrés dans un réseau inextricable !

GASTON.

Que dis-tu ?

ALBERT, lui montrant un carnet.

Tiens, voilà qui m'a mis sur la trace.

GASTON.

Qu'est-ce que cela ?

ALBERT.

Un carnet que j'ai ramassé, en te quittant, dans un petit salon désert que je traversais pour sortir de l'hôtel... Là-dessus, Gaston, sont consignés déjà, en substance, tous les événements de cette nuit et ceux qui l'ont précédée.

GASTON.

Est-il possible ?

ALBERT.

Quelques mots sur ma provocation avaient tout d'abord attiré mon attention ; alors... j'ai parcouru ces notes jetées à la hâte, et, s'il m'a été impossible d'en saisir le sens tout entier, j'ai pu comprendre, du moins, à deux initiales, qu'il y était question de ma femme ; enfin que ces notes nous menaçaient tous dans mon honneur à moi.

GASTON.

Et de qui, ces notes ?

ALBERT.

Du reporter d'un grand journal... J'avais entre les mains le germe de l'une de ces causeries parisiennes que l'on dévore en s'éveillant.

GASTON, effrayé.

Mais alors... ce matin tout Paris...

ALBERT.

Rassure-toi. J'ai été assez heureux pour rencontrer, un

instant après, le directeur du journal en question... L'article ne paraîtra pas, du moins, avant que je n'aie trouvé le mot de la fin. Alors, c'est moi qui en demanderai la publicité ! Et ce mot-là, ce sont ces notes mêmes qui nous aideront à le trouver... Viens ici, près de moi, nous allons tâcher de déchiffrer ces énigmes. (Après avoir essayé de lire, et avec fièvre.) Ah ! je n'y vois plus !...

GASTON.

Du calme, du calme !...

ALBERT.

Oui ; car il ne faut pas que je devienne fou, avant d'avoir mis notre nom à l'abri de la souillure qu'un ennemi invisible tente de lui imprimer... Lisons... (Les deux hommes suivent anxieusement du doigt les caractères tracés sur le carnet en question. — à demi-voix, lisant.) « Les scandales d'hier ! » (S'interrompant.) Te figures-tu ces mots fatals cloués demain à notre blason ?... (Il cherche de nouveau à lire. — Avec impatience.) Ah ! c'est si mal écrit... ah !... (Lisant.) « Au bal du prince Varow, » les insinuations de madame de M. »... Madame de M. c'est madame de Maillan ! Ceci était prévu. « Les nuits du parc Monceaux. »

GASTON.

Où se trouve l'hôtel du marquis de Lipari.

ALBERT, reprenant.

« Monsieur de V... noctambule, ou les indiscrétions d'un jaloux. — L'oreille d'une jolie femme... » (Avec colère, se levant.) Ah ! c'est à s'y perdre !

GASTON.

Peut-être... attends !... (Cherchant dans sa mémoire.) Quel est celui des commensaux de l'hôtel Lipari qui pouvait être

amoureux de mademoiselle Julie Letellier, et qui passait parfois des nuits entières sous sa fenêtre, c'était... (Se frappant le front.) Eh! pardieu! j'y suis!... Monsieur de V... c'est de Villedieu!... c'est Maxime de Villedieu!

ALBERT.

Oui, Maxime, le soupirant éconduit, et madame de Maillan, la maîtresse délaissée, devaient se rencontrer fatalement dans leur haine jalouse.

GASTON, reprenant sa lecture.

« L'oreille d'une jolie femme... » C'est clair comme de l'eau de roche. Madame de Maillan a recueilli de la bouche de Villedieu le racontar dont nous n'avons pas le mot encore.

ALBERT.

Mais qu'a pu dire ce Maxime?... ou plutôt, qu'a-t-il pu inventer?

GASTON.

Nous allons peut-être le savoir. (Continuant.) « Roméo et » Juliette. Grand duo du balcon, *lu* à première vue par » mademoiselle J. L... et par monsieur de S... *attaché* au » conservatoire de *Vienne*, la nuit de son départ. « (S'interrompant.) Ici encore, trois mots soulignés : *Lu*, *attaché* et *Vienne*.

ALBERT.

J'y suis : *Attaché*, *Vienne*, c'est le baron de Strade qu'on a voulu désigner, et ce mot : *lu*, rapproché des initiales dont je te parlais, c'est la lectrice Julie Letellier qu'il désigne.

GASTON.

« Départ de Roméo à l'heure où chante l'alouette. » Monsieur de V... passait par là. »

ALBERT, avec désespoir.

Tu comprends, tu comprends?... De Strade, c'est Roméo; Juliette, c'est ma femme, et celui qui passait sous sa fenêtre, Villedieu!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

La duchesse descend lentement et touche le bras de Gaston. — Le jour vient peu à peu.

ALBERT, avec un cri.

Ma mère?...

LA DUCHESSE.

J'ai tout entendu! et vous aviez bien raison! Tout cela est épouvantable.

ALBERT.

Dites, madame, que c'est une infâme calomnie!

LA DUCHESSE.

Qu'en savez-vous?

ALBERT.

Vous mettriez-vous du côté de ceux qui l'accusent? Et serais-je seul à la défendre?

GASTON, lui saisissant la main.

Albert!

ALBERT.

Oui, oui... Oh! je te connais! tu la défendras de ton

épée... Tu donneras ton sang pour nous en ayant l'air de le donner pour elle. Mais au fond de ton cœur tu te diras peut-être comme les autres et comme notre mère elle-même : après tout, monsieur de Villedieu l'a vue. Eh bien! moi, je dis qu'il était fou! je dis qu'il était ivre, et qu'alors il a jeté dans l'oreille de madame de Maillan cette infâme accusation que Julie Letellier, après avoir dénoué sa ceinture dans le silence des nuits, s'en servait au matin comme d'une échelle de corde pour faire esquiver son amant. Oui, oui. Tout cela s'est passé ainsi. Et madame de Maillan a confié ce propos à des méchants qui l'ont laissé répéter par des imbéciles, si bien qu'à cette heure les honnêtes gens sont autorisés à le croire et à l'écrire!... Ma Julie coupable de cette lâche trahison! de cette dissimulation infâme! Mais elle me le dirait elle-même que je ne le croirais pas, mais ce serait écrit en lettres de feu dans le ciel que je dirais encore : Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!

LA DUCHESSE.

Si haut que vous parliez, mon fils, les faits parlent plus haut que vous. Un homme est sorti la nuit de la chambre de mademoiselle Julie Letellier! et un autre homme l'a vu. Du reste, cela ne pouvait finir autrement, et ce mariage, contracté malgré ma volonté et en dehors des lois de notre monde, devait avoir ce dénoûment fatal.

ALBERT.

Au nom même de mon respect pour vous, ma mère, pas un mot de plus! je vous en conjure! je ne saurais permettre à personne, pas même à vous, de condamner sans l'avoir entendue, la femme à laquelle j'ai donné mon nom et ma vie, et vous allez l'entendre.

Il va à la cheminée et sonne.

GASTON.

Que vas-tu faire?

ALBERT.

L'interroger sur l'heure et devant vous; on l'attaque, elle se défendra! (Au domestique qui paraît.) Faites prier madame la comtesse de se rendre ici. (Le domestique sort. — Très-agité.) Ma Julie! ma femme!... soupçonnée d'un pareil crime! Ainsi ces yeux si purs auraient menti?... cette bouche adorée aurait menti?... Oh! ce serait horrible!... (Avec un cri.) Mon Dieu! est-ce que moi aussi je vais douter d'elle? (Avec une sorte d'égarement.) Ah! qu'elle vienne!... qu'elle parle!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, JULIE, LA MARQUISE.

JULIE, entrant la première.

Mon Dieu!... qu'y a-t-il donc?

LA MARQUISE.

Vous nous avez effrayés...

ALBERT.

Pardonne-moi, Julie, d'avoir troublé ton repos, mais nous avons à t'entretenir de choses graves.

JULIE.

Tu es bien grave, en effet!... Notre mère et Gaston aussi... Ah! mais vous êtes solennels comme des juges; qui donc va-t-on juger ici?

ALBERT.

Le monde, le monde que je hais depuis qu'il a fait couler tes larmes.

JULIE.

Il s'agit alors de ce qui s'est passé cette nuit chez le prince?

ALBERT.

Oui.

JULIE.

Vous avez reconnu que ce n'était pas seulement une question de jalousie qui avait motivé les insultes dont j'ai été l'objet, n'est-ce pas?... Ah! je savais bien moi!

ALBERT.

La lumière n'est pas faite encore, mais nous voulons qu'elle se fasse.

JULIE.

Et moi donc?

LA MARQUISE.

Je ne sais pourquoi je tremble!

ALBERT.

Écoute donc... dans la vie, la moindre imprudence, un enfantillage même, si l'on permet aux oisifs de les commenter, de les enlaidir, peuvent devenir quelquefois de gros péchés (Appuyant.) aux yeux du monde.

JULIE.

Le monde! pardon! Mais alors, ce n'est pas lui qui est sur la sellette, c'est moi! (Albert ne répond pas.) Comme cela, on m'accuse, et je dois me défendre? C'est bien; interroge, je répondrai pour l'amour de toi.

ALBERT.

Je te parlais tout à l'heure d'étourderie, d'imprudence; quelque circonstance... imprévue et... tout à fait indépendante de ta volonté, n'aurait-elle pas pu se produire et prêter à la malignité?

JULIE, riant malgré elle.

A quelle époque, monsieur le président? (Sur un mouvement de la duchesse.) Ah! pardonnez-moi moi, ma mère, mais en vérité la situation qui m'est faite aujourd'hui est si étrange!...

ALBERT.

Je ne te soupçonne pas. Ce que je te demande, c'est seulement le moyen de confondre...

JULIE.

Mes calomniateurs? Ah! c'est plus grave alors que je ne croyais: parle donc, parle vite.

ALBERT.

Rappelle-toi les événements qui se sont accomplis dans les derniers temps de ton séjour à l'hôtel de Lipari.

JULIE, regardant la marquise.

Ah! c'est de ce temps-là que daterait?...

ALBERT.

Tâche de te souvenir notamment de ce qui s'est passé dans cette nuit si fatalement marquée par la mort de monsieur de Lipari et dans la journée qui avait précédé cette nuit-là.

JULIE, cherchant.

Dans la journée, j'étais allée voir mon père... Quand

je suis rentrée, le dîner était fini... Il y avait à l'hôtel de Lipari le duc, toi, monsieur de Villedieu et le baron de Strade. (Au prononcé de ce nom la marquise ne peut retenir un mouvement et lâche un livre qu'elle avait pris machinalement sur la table. — Au bruit de la chute du livre, tous les regards se portent sur elle. — Continuant.) J'étais dans l'atelier quand ces messieurs y sont venus. On a pris le thé... ensuite j'ai touché du piano... (Tout d'un coup.) Voyons! est-ce que cela vaut bien la peine d'être rapporté?

ALBERT.

Oui. (A Julie.) Tout le monde s'étant retiré, et quand tu t'es trouvée seule, qu'as-tu fait?

JULIE, naïvement.

J'ai pensé à toi; à cette phrase que tu m'avais dite... Elle me fit sourire d'abord... parce que je ne la comprenais pas, et puis elle m'émut quand je l'eus comprise!... J'ai voulu lire pour en distraire ma pensée... mais entre les lignes, c'était ta phrase que je lisais.

ALBERT, la serrant dans ses bras.

Après?... après?

JULIE.

Après... (Tristement.) J'ai entendu une rumeur dans l'hôtel... J'ai vu des lumières courir... puis madame la marquise est entrée!... Elle venait me demander un flacon pour le marquis... et comme ce flacon n'était pas dans l'atelier, je suis allée dans ma chambre;... je l'ai cherché longtemps, je l'ai trouvé enfin!... Alors, je suis revenue bien vite auprès de la marquise, pour le lui remettre, et elle est partie précipitamment. Alors... je suis restée seule!... et j'ai veillé... jusqu'au moment terrible où l'on est venu m'apprendre... (Avec des larmes.) Oh!... ne me faites pas dire le reste!...

ALBERT.

Dieu me garde de te reporter à ces scènes douloureuses... Je désire savoir seulement ce qui s'est passé à partir du moment où tu t'es trouvée seule?

JULIE.

Mais il ne s'est rien passé du tout.

ALBERT.

Tu en es sûre?

JULIE.

Sans doute.

ALBERT.

Eh bien, sais-tu ce que l'on dit?... On dit que cette nuit-là, monsieur de Villedieu a vu le baron de Strade descendre par ta fenêtre...

LA MARQUISE, à part.

Mon Dieu!

JULIE, avec candeur.

Par ma fenêtre? monsieur de Strade? D'où venait-il donc?

ALBERT, à la duchesse.

Ah! vous l'entendez, ma mère?

JULIE, frappée d'une pensée et tout à coup essuyant ses larmes.

Qu'est-ce que tu viens de dire?... On croit donc que j'avais reçu monsieur de Strade chez moi?... Mais oui; ce cri qui vient de t'échapper: « Vous l'entendez, ma mère! » cela signifie: On croyait Julie une misérable! vous voyez bien qu'on s'est trompé... Oh! infamie! infamie!

ALBERT, éploré.

Julie!

JULIE, au milieu de ses sanglots.

Laisse-moi, toi aussi! Rien qu'en songeant à me défendre, tu m'as insultée... Mais j'y songe, il y a ici une personne qui peut élever la voix en ma faveur... car cette personne sait bien ce qu'a été ma conduite pendant cette année fatale!

LA MARQUISE, à part.

Mon Dieu! comment la justifier sans me perdre?

JULIE.

Madame, vous savez, n'est-ce pas, que les rares instants que je ne passais pas près de vous, c'était dans un hospice que je les passais?

LA MARQUISE.

Oui, je sais cela.

JULIE.

Ah! mais je suis folle, ce n'est pas de mes jours qu'on me demande compte, mais de mes... (Sanglotant.) Mon Dieu! mon Dieu!

LA MARQUISE, à part.

Oh! je vais tout dire... devant lui je n'oserai jamais.

ALBERT.

Voyons, voyons, du calme!... Il est évident que tu as été calomniée et que tu n'as qu'un mot à dire...

JULIE.

Mais j'ai tout dit... Qu'est-ce que tu veux?...

ALBERT.

Je veux que tu te justifies.

JULIE.

Attendez! Voyons... monsieur de Strade a été vu sortant de chez moi... (Avec un rire nerveux) par la fenêtre? Mais m'a-t-on vue, moi, à cette fenêtre? (Silence.) On m'a vue aussi!... Alors... (Avec découragement.) je n'y comprends plus rien. (Avec rage.) Mais, que s'est-il donc passé dans cette nuit maudite?... Quelle circonstance... quel incident?... (Avec un cri.) Ah! je me souviens de quelque chose.

LA MARQUISE, à part.

Que va-t-elle dire?

JULIE, à la marquise.

Vous êtes venue chez moi, madame.

LA MARQUISE, tremblante.

Vous l'avez dit déjà.

JULIE.

Eh bien, je le répète!... je répéterai aussi que vous m'avez envoyée chercher un flacon dans ma chambre...

LA MARQUISE.

Eh bien?

JULIE.

Eh bien, vous êtes restée seule pendant mon absence... et quand je suis revenue, vous étiez, je m'en souviens, bien pâle et bien émue, et... je m'en souviens aussi, la fenêtre qui, j'en suis sûre, avait été fermée, se trouvait alors ouverte!...

LA MARQUISE.

Où voulez-vous en venir?

JULIE.

A ceci : qu'après votre départ, un bruit singulier m'a

frappée... que je me suis élancée sur le balcon qui était en pleine lumière! que ce bruit était un froissement de branches, auxquelles un homme se serait accroché! — (Avec éclat.) Enfin! je veux en venir à ceci : qu'il serait temps de savoir si cet homme qui s'enfuyait était mon amant ou le vôtre?

La porte du fond s'ouvre, un domestique paraît.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le baron de Strade.

LA MARQUISE, avec un cri.

Lui!

Elle tombe sur un siége.

JULIE, avec joie.

Ah!... (Elle a fait un mouvement comme pour s'élancer, Albert l'arrête.) Monsieur, on m'accuse, défendez-moi!

LE BARON.

Je suis ici pour cela, madame. (A Albert.) Comte, arrivé cette nuit au bal du prince Varow, le hasard m'a jeté au milieu d'un scandale auquel votre nom se trouvait mêlé. J'ai dû me confesser devant tous d'une faute dont je suis seul responsable. Entraîné par une passion folle et sans espoir pour la femme que je puis nommer aujourd'hui, puisqu'elle est libre, je m'étais introduit dans son hôtel nuitamment et à son insu. Surpris par le réveil des gens de sa maison, j'ai pris le seul chemin libre pour ma fuite : la fenêtre de mademoiselle Julie Letellier.

ALBERT.

Vous avez commis un double crime, baron, le premier, le plus impardonnable à mes yeux, est de m'avoir fait, pendant une minute, douter de l'ange que voilà!

Il prend Julie dans ses bras.

GASTON.

Le second, monsieur, c'est que si, à cette heure, une femme est justifiée par vous, par vous aussi une autre est compromise.

LE BARON.

A celle-là je viens dire : Madame ! je n'ai plus qu'un espoir au monde, c'est que vous me ferez l'honneur de porter mon nom. (La marquise troublée ne répond pas d'abord. — A la marquise.) J'attends votre réponse.

LA MARQUISE, tremblante, à demi-voix.

Mon deuil n'est pas fini, monsieur.

LE BARON.

Et... quand finira-t-il ?

LA MARQUISE.

Jamais !

Elle remonte lentement.

LA DUCHESSE, à Julie.

Julie ! pardonne !

JULIE, se jetant dans ses bras.

Ah ! ma mère !

LA DUCHESSE, la couvrant de baisers.

Tu sais que j'en serais morte !

GASTON, à part.

Eh bien, pour une fois que je crois aimer sérieusement, je n'ai pas de chance.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine, Jeanne Robert.

THÉODORE BARRIÈRE

LES SCANDALES D'HIER

COMÉDIE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

J. AUTRAN *de l'Acad. franç.* *f. c.*
ŒUVRES COMPLÈTES, tome V. — La Lyre à sept cordes..... 6 »

H. DE BALZAC.
ŒUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE... 7 50

COMTE DE PARIS
HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE, t. I à IV..... 30 »
ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE. 30 »

X. DOUDAN
MÉLANGES ET LETTRES. 2 volumes.... 15 »

VICTOR HUGO
LA LÉGENDE DES SIÈCLES. 2e série. 2 v. 15

J. MICHELET
HISTOIRE DU XIXe SIÈCLE, 3 volumes. 18 »

F. PONSARD. *f. c.*
ŒUVRES COMPLÈTES. T. III et dern. 7 50

CHARLES DE RÉMUSAT
ABÉLARD. 1 volume..... 7 50

ERNEST RENAN
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES. 1 vol. 7 50
LES ÉVANGILES. 1 volume..... 7 50

DANIEL STERN
MES SOUVENIRS. 1 volume..... 7 50

LOUIS ULBACH
LE LIVRE D'UNE MÈRE, avec une eau-forte de Hédouin. 1 volume..... 6 »

VIEL-CASTEL *de l'Acad. franc.*
HIST. DE LA RESTAURATION, tome XIX. 6 »

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

ÉMILE AUGIER *de l'Acad. franç.* vol.
THÉATRE COMPLET. T. I à IV..... 4

BALZAC
CORRESPONDANCE..... 2

TH. BENTZON
LA GRANDE SAULIÈRE..... 1

AL. DUMAS FILS *de l'Acad. franç.*
THÉRÈSE..... 1

O. FEUILLET *de l'Acad. franç.*
UN MARIAGE DANS LE MONDE..... 1

ERNEST FEYDEAU
SOUNA..... 1

JUDITH GAUTIER
LUCIENNE..... 1

GUSTAVE HALLER
VERTU..... 1

VICTOR HUGO
QUATRE-VINGT-DIX-NEUF..... 2

ALPHONSE KARR
L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR..... 1

LAMARTINE
NOUVEAU VOYAGE EN ORIENT..... 1

PROSPER MÉRIMÉE
LETTRES A UNE AUTRE INCONNUE..... 1

MÉRY
LA COMTESSE ADRIENNE..... 1

MICHELET
L'ÉTUDIANT..... 1

CH. MONSELET
LES RESSUSCITÉS..... 1

D. NISARD *de l'Acad. française* vol.
RENAISSANCE ET RÉFORME..... 1

J. NORIAC
LA PALAISE D'HOULGATE..... 1

J. OFFENBACH
OFFENBACH EN AMÉRIQUE..... 1

OUIDA
DANS UNE VILLE D'HIVER..... 1

LYDIE PASCHKOFF
LA PRINCESSE VÉRA GLINSKY..... 1

A. DE PONTMARTIN
NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XIV..... 1

HENRY RIVIÈRE
EDMÉE..... 1

ROBERT HOUDIN
MAGIE ET PHYSIQUE AMUSANTE..... 1

SACHER MASOCH
LES PRUSSIENS D'AUJOURD'HUI..... 1

GEORGE SAND
LÉGENDES RUSTIQUES..... 1

FRANCISQUE SARCEY
LE PIANO DE JEANNE..... 1

STENDHAL
VIE DE NAPOLÉON..... 1

* * *
LES FEMMES ET LA FIN DU MONDE..... 1

MARIO UCHARD
MON ONCLE BARRASSOU..... 1

LOUIS ULBACH
MÉMOIRES D'UN ASSASSIN..... 1

Paris. — Imprimerie Dumoulin.